

interstell'art

P
PIERRE
de LUNE SCÉNIQUE
CENTRE
JEUNES
PUBLICS
DE BRUXELLES



NOS ENFANTS
LES MUTANTS

éditorial

mise en (orbite)

Il y a deux ans, préparant le quatrième numéro d'*Interstell'art*, la proposition a été faite au comité de rédaction d'aborder la thématique du numérique.

Rapidement au fil des premières discussions, au milieu des cafés et des couques, le mot *Mutant* a surgi. *Des enfants mutants* face à une numérisation à la transition ultra rapide. Le mot *mutant* nous faisait sourire aussi parce qu'il nous amenait à des images de science-fiction, de super héros et de films de série B.

Les enfants mutants, au fil de nos échanges, se définissaient comme ceux qui se dépêtraient mieux que la plupart d'entre nous pour faire face aux changements, ceux qui s'y adaptaient mieux, en jouaient, y prenaient du plaisir et parfois même en devenaient moteurs.

Après plusieurs réunions et tours de tables, nous nous sommes dit qu'il nous faudrait plus qu'une année pour creuser cette thématique et nous l'avons reportée d'une année.

Un an plus tard, quand nous nous sommes retrouvés, nos enfants avaient pris les rues. Ils nous interpellaient sur notre immobilisme face aux bouleversements climatiques. Qu'est-ce qui s'était accéléré, là aussi ? Les dérèglements ou leur prise de conscience ? Ce qui avait peiné à se faire entendre depuis si longtemps frappait juste et frappait fort. Le feu semblait avoir pris d'assaut la maison. *Quand je serai grand, je voudrais être vivant*, écrivait l'un des jeunes manifestants sur sa pancarte. Les jeunes générations avaient-elles perdu en légèreté et en innocence ? (Si tant est que ce soit l'apanage de la jeunesse...).

Au sein de nos réunions de rédaction, ces deux mutations se sont croisées. Alors nous sommes partis explorer les lieux où les enfants et les adolescents les approchaient, les vivaient, les expérimentaient. Comment parleraient-ils de tout cela ?

Pas dans le trop large, ni dans le trop vague. Au plus proche de soi ?

Dans mon quartier l'autre jour, une petite fille de 8 ans échangeait avec une voisine de 70 ans. *Je ne veux pas qu'il fasse trop chaud à Nador* lui disait-elle. C'est là qu'elle retrouve chaque été ses grands-parents. *Moi*, lui répondait l'autre, *je ne veux pas perdre les quatre saisons*.

Claire Gatineau, rédactrice en chef

sommaire

NOS ENFANTS

LES MUTANTS

Cinq mois de contestation	4-7
Mutation, permutation, transmutation	8-10
L'enfant qui me rend différent	14-17
Le roman d'un mutant qui s'ignore	22
Langage et média : mutation ou évolution ?	24-25
#VU	26-27
Ecran ou sentiment	28-29
Un atelier pour un monde en mutation	30-31
Du numérique à l'école ou pas	32-33
Coder ou décoder ?	34-35

rubriques

éditorial	2
paroles d'enfants	11
parole d'adultes	12-13
témoignage	18-19
le Rendez-Vous	20-21
paroles d'ados	23
sursaut	33
colophon	34-35

CINQ MOIS DE CONTESTATION

De janvier à mai 2019, la jeunesse belge a brossé les cours chaque jeudi afin de manifester pour le climat. Une mobilisation inédite par sa durée et son ampleur et que j'observe de près, depuis les classes où je donne cours, la salle des profs où je traîne, un atelier d'écriture que j'anime.

Parklands : les pères tuent les fils

Le dimanche 13 janvier 2019, j'anime avec Vincent Romain le dernier des trois ateliers qui encadrent l'écriture des huit textes de la prochaine édition de *La scène aux ados*¹. Parmi ces textes, il y a celui de Muriel Cocquet, jeune autrice française, qui met en scène un groupe d'adolescents en révolte contre les pouvoirs publics d'une petite ville accusés de ne pas prendre les mesures nécessaires pour lutter contre la pollution atmosphérique responsable de la mort de dix-sept lycéens. Le texte, intitulé *Parklands*², prend comme point de départ, chez l'autrice, le discours prononcé le 17 février 2018 par Emma Gonzales, rescapée de la fusillade de Parkland, qui va mobiliser la jeunesse américaine autour de la question du contrôle des armes à feu en Amérique. En faisant référence, par son titre, à cette révolte, et en la déplaçant sur la question écologique, Muriel choisit de mettre en scène une réflexion plus large sur la manière dont la jeunesse contemporaine entre en résistance aujourd'hui.

Lors des différentes discussions que nous menons autour du texte de Muriel, il est régulièrement question du beau film de Robin Campillo, *120 battements par minute*, qui montre comment une partie de la jeunesse des années 80 se politise en interpellant, parfois violemment, les grandes entreprises pharmaceutiques et les pouvoirs publics français accusés de laisser la jeunesse mourir du Sida. Ce qui me frappe c'est que, que ce soit la question de la pollution atmosphérique, de la législation des armes à feu en Amérique ou de la lutte contre le Sida, les révoltes ici naissent à chaque fois d'un élan vital, celui d'une jeunesse inquiète de sa propre survie, confrontée à la mort et qui se lève face à des adultes cyniques ou impuissants. Un jour le metteur en scène Frédéric Dussenne m'a dit : *La tragédie, ce sont les pères qui tuent les fils*. Dans *Parklands*, une jeune fille s'adresse

à sa mère : *Moi ce que je crois surtout c'est que tu as envie d'y croire, que tu as envie de croire que l'impact environnemental de la société pour laquelle tu travailles est moins fort qu'avant grâce à ton inventivité et tu es inventive, là n'est pas la question, tu es très inventive Maman, mais vraiment tu te trompes quand tu penses que tu aides, je suis désolée Maman, et surtout ne crois pas que je sois en train de te dire que c'est à cause de toi que mes amis sont morts, non j'essaie juste de te dire – ne pleure pas. Maman. Maman. Tu veux qu'on reprenne plus tard notre discussion ?*

Quelques jours plus tôt, le jeudi 10 janvier, à l'initiative d'Anuna De Wever, trois mille jeunes manifestaient à Bruxelles pour que les pouvoirs publics belges mettent en œuvre une politique plus ambitieuse contre le réchauffement climatique. Quelques jours plus tard, le 17, ils seront plus de douze mille. Le texte de Muriel se retrouve alors au cœur de l'actualité.

La réponse du père : écoute ta douche !

Lors des deux premières manifestations, ce sont des élèves flamands qui choisissent de brosser les cours pour manifester. Lorsque la troisième est annoncée pour le jeudi 24, de nombreux élèves francophones expriment la volonté de les rejoindre. Ils interpellent alors les directions de leur école. Le directeur d'un établissement bruxellois écrit une lettre aux parents dans laquelle il ironise sur ces adolescents qui voudraient marcher pour le climat alors qu'ils négligent le tri sélectif mis en place dans leur école. Il leur propose de manifester sur leur temps libre, le mercredi après-midi ou le dimanche. Il demande encore : ces élèves qui veulent manifester renonceraient-ils à prendre l'avion lors de leur voyage de rhéto ? Cette lettre, affichée dans la salle des professeurs de l'école où je travaille, me désole. Elle fera écho, quelques jours plus tard, à des propos tenus par de tristes sires politiques, ravis de se moquer de ces jeunes soi-disant rebelles, ivres de leur confort et accrochés à leur téléphone – mais aussi écho à des avalanches d'insultes sur les réseaux sociaux³.

³ Voir à ce propos sur www.wouldyoureact.com la vidéo tournée lors de la manifestation du 15 mars.

Lorsque je cherche à partager mon sentiment de désolation auprès de mes collègues, je suis surpris de voir qu'ils sont quelques-uns à partager le discours de ce directeur, relativisant l'engagement de la jeunesse (*En fait ils en profitent surtout pour ne pas aller aux cours.*) et partageant cette idée qu'avant de manifester ils feraient mieux de commencer par les petits gestes quotidiens comme mettre un gros pull, baisser le chauffage ou écourter leur douche.

Ce type de discours témoigne pour moi de deux choses. De cette méfiance séculaire des adultes envers la jeunesse, d'abord, cette sorte de scepticisme systématique consistant à la dénigrer parce qu'elle serait désengagée et sans valeur, et à douter de ses motivations lorsque, contre toute attente, elle se révolte. De cette forme de désenchantement profond, ensuite, qui consiste à penser que les solutions à un problème aussi grave sont avant tout individuelles et non collectives, donc politiques. Qu'une jeunesse que l'on dit individualiste et obsédée par son ego ait envie de politique me semble une bonne nouvelle que l'on devrait chanter sur les toits.

En attendant, la direction de mon école a choisi de suspendre les cours une partie de la journée du 24 janvier afin que les élèves puissent se rendre à la manifestation.

Quand le passé anticipe notre futur : des bateaux au milieu du désert

Dans les heures qui la précèdent, j'accompagne, hasard des calendriers, une poignée d'entre eux à une animation organisée par Laure et Laurence, professeures de géographie : une comédienne ouzbekh introduit la projection des *Larmes sèches – La mer d'Aral*, un film des années 70 qui documente l'un des désastres écologiques majeurs du XX^e siècle. Je me souviens, en revoyant ces images de dromadaires broutant paisiblement des brins d'herbe à quelques mètres à peine d'immenses bateaux échoués au milieu du désert, que leur étrange beauté m'avait déjà marqué à l'adolescence.

À la fin de la rencontre, Laure m'explique que la question du développement durable est bien au programme en cinquième. Les élèves étudient ainsi, au cours du premier trimestre, la gestion du fleuve Colorado

¹ *La scène aux ados* est une opération organisée par *Ithac* (anciennement Promotion théâtre) qui depuis 2004 récolte des textes pouvant être joués en une quarantaine de minutes par des groupes de douze adolescents minimum.

² Publié dans le tome 15 de *La scène aux ados*, aux éditions Lansman.

puis sont évalués, à l'examen de Noël, sur la gestion des fleuves qui viennent se jeter dans la mer d'Aral. Et si les questions climatiques ne sont pas inscrites au programme des sixièmes me dit-elle encore, j'ai personnellement choisi d'axer mon cours consacré à l'Union européenne sur la question des politiques environnementales.

Comme les élèves, je me prépare alors à rejoindre la manifestation.

Révolutions d'hier et d'aujourd'hui

Il est 11h00, donc, et j'attends mon collègue d'Interstell'art, Nicolas Viot, sur la Place royale où il doit me rejoindre (à vélo). Avant de s'engouffrer dans l'étroit goulot de la rue de Namur, les manifestants patientent devant l'ING center qui propose, hasard de la géographie, une exposition sur les grands mouvements culturels de la fin des années 60. Son nom, inscrit sur fond rouge au-dessus de la porte d'entrée qui donne sur la place : *Révolutions*. Dans

le programme distribué à chaque visiteur il est écrit : *L'exposition qu'ING vous propose explore la fin des années soixante, une époque charnière qui voit la culture de la jeunesse semer un vent d'idéalisme et d'optimisme un peu partout dans le monde.* Je l'ai visitée un mois plus tôt. À côté des espaces consacrés à la mini-jupe, à Woodstock et aux Beatles, une vitrine consacrée à l'écologie avait attiré mon attention. Y sont exposés, notamment, *Silent Spring* de Rachel Carson, livre fondateur de nombreux mouvements écologistes (il décrit l'impact du pesticide DDT sur la chaîne alimentaire) et *The Waste Makers*, de Vance Packard, sur le gaspillage des ressources naturelles lié au consumérisme et à l'obsolescence programmée. La visite de cette exposition donne ainsi le sentiment désagréable que sur ces questions, en cinquante ans, rien n'a vraiment changé et que non, vraiment, ceux qui furent jeunes hier n'ont aucune leçon à donner à ceux qui le sont aujourd'hui.

Je suis ici parce que ce mouvement est magnifique

Sur le parcours de la manifestation, l'ambiance est bon enfant. Place du Trône, des manifestants lancent des boules de neige sur d'autres manifestants. (Nicolas : *Profitez-en, ce sont peut-être les dernières !*) Parmi les slogans glanés ici ou là : *Sauver la terre c'est sauver la bière. Pas de climat, pas de chocolat. Aux arbres citoyens.* Ou celui-ci, plus osé : *Eat pussy, not cows.* Plus loin, à l'arrière d'une pancarte : *Je veux faire l'amour à des femmes nues et consentantes.* Suit un numéro de téléphone. (Et si les sceptiques avaient raison ? Et si, depuis la nuit des temps, quand les jeunes manifestent, c'était peut-être avant tout dans l'espoir d'emballer des filles et des garçons.) Plus loin : *Je suis ici parce que ce mouvement est magnifique.* Lorsque la foule rejoint la petite ceinture au bout de la rue Joseph II, vers midi, elle est frôlée par les voitures qui entrent en trombe dans le tunnel. Un panneau lumineux





intime un ordre aux automobilistes : *Ralentissez*. Je me dis que ce pourrait être un des slogans de la manifestation – une direction pour les cent ans qui viennent, disons.

Vers 13h00, Nicolas et moi discutons avec un passant à côté de la Colonne du Congrès alors que la foule redescend vers la Gare Centrale. Il nous annonce qu'ils étaient trente-cinq mille à manifester aujourd'hui. Puis je quitte Nicolas pour rentrer chez moi (à pied). Une jeune fille crie à son copain qui a froid : *Viens par ici, il y a un feu*. (C'est la flamme du soldat inconnu.)

Partir à Berlin en train

Quelques jours plus tard je mange avec Andréa, une amie qui donne un cours sur l'éthique de l'enseignant à l'Ichec et dont le fils est scolarisé dans une école flamande. Elle m'explique que l'attitude des écoles flamandes est très différente de celle des écoles francophones. L'école de son fils par exemple soutient et encourage les *brosseurs climatiques* en rappelant en même temps que chaque cours brossé devra être rattrapé. Ainsi son fils, qui n'a raté aucune des

manifestations depuis le début du mouvement, travaille le jeudi soir pour rattraper son retard. *A la session de Noël, il a échoué en biologie me dit-elle. Or le cours de biologie se donne justement le jeudi. Du coup, il met un point d'honneur à progresser dans cette branche.* (En juin, il passera effectivement de 35 à 73 %). Elle me dit aussi : *S'il manifeste, c'est parce qu'il croit à cette cause. Lorsqu'on lui a annoncé qu'on voulait aller à Berlin trois jours lors des vacances de Carnaval, il nous a dit : On ne va quand même pas y aller en avion ! Alors, comme le train depuis Bruxelles était trop cher, on a décidé de l'attraper à Cologne où nous nous rendrons en voiture.* Interrogée à son retour de voyage, elle me confiera, en soupirant, que le trajet était quand même fort long.

La chaleur en hiver ? Ça m'arrange.

Le 15 mars est organisée une journée mondiale pour le climat. Dans mon école, Harmony, professeure de français, propose d'organiser une matinée de rencontres et d'ateliers autour des questions écologiques. Avec ma collègue Aurélie, j'accompagne une poignée d'élèves qui passent de

classe en classe afin de glaner des phrases, des ambiances, des choses vues. J'apprends ainsi, de la bouche d'un apiculteur, qu'on ne doit pas parler de réchauffement mais de bouleversement climatique. Je suis frappé par l'ambiance de concentration intense qui règne dans une classe où l'on transforme de vieux jeans en porte-clefs (deux garçons de quatorze ans tirent le fil et l'aiguille tandis qu'un groupe de filles de douze ans débat sur l'opportunité de recycler ces vieux jeans alors qu'on pourrait les donner aux pauvres). Dans un atelier de slogans je lis : *Le climat est important, pas besoin de slogan*. À une exposition OXFAM, j'apprends que la monoculture de sapins de Noël en Belgique confisque 4000 hectares aux terres cultivables. Une élève qui nous accompagne saisit cette parole au vol : *Je suis touchée car je vois que des phénomènes se passent dans le monde mais je ne mettrai rien en place car ça ne m'impacte pas directement. La chaleur en hiver ? Ça m'arrange*.

Ils seront cinquante mille à manifester ce jour-là en Belgique – un million six cent mille à manifester dans le monde.

Convaincre

les adultes de la crise à venir

Le dimanche 26 mai, l'Europe vote. Alors qu'en France le parti de Marine Le Pen arrive en tête, le quotidien Libération préfère titrer sur *la croissance verte*, les écologistes français accédant à une inattendue troisième place, les écologistes allemands étant à 20 %. De son côté, la Belgique, qui organise également des élections régionales et législatives, observe une percée finalement modérée des écologistes ; dans la partie francophone du pays, ils progressent moins que ce que les sondages avaient pu annoncer, alors qu'en Flandre ce sont deux partis éco-sceptiques qui, ayant fait campagne sur l'immigration, récoltent près de la moitié des voix. Après trois mois de manifestations, c'est une déception pour Anuna De Wever qui dira : *Je dois recommencer à convaincre les adultes et les politiciens qu'une crise existentielle est à venir.*

Dans *Le Soir* du mercredi 29 mai, Vincent de Coorebyter, professeur de philosophie sociale et de politique contemporaine à l'ULB, observe que c'est le vote des jeunes flamands qui explique en partie la montée du Vlaams Belang : *En fait, on sait après études, depuis plusieurs dizaines d'années, qu'ils (les jeunes) sont très perméables aux sirènes populistes* explique-t-il. *On est donc devant un démenti de l'illusion lyrique à propos de la jeunesse. Avec le progrès de l'individualisme, de la mondialisation, de la multiculturalité, on imagine en effet une jeunesse forcément ouverte, écologiste et solidaire. Manifestement, ce n'est pas le cas aujourd'hui partout en Europe.*

Dans un article intitulé *Pessimisme et désarroi au sein du mouvement climat* publié en regard du précédent, les associations pour le climat prennent acte de cet échec et s'interrogent sur une radicalisation possible

du message et des modes d'action. Les réflexions que nous menions sur *Parklands*, le texte de Muriel Coquet, quatre mois plus tôt, portaient déjà sur les moyens à inventer pour poursuivre le combat. Jusqu'où peut-on aller quand on considère que son action est juste, urgente, vitale ? Dans la version finale de son texte, Muriel apporte sa propre réponse, une réponse osée, utopique. Une réponse théâtrale.

Régis Duqué



Cartoon © Nicolas Viot

UN ATELIER POUR SE REVOLTER

La Maison de l'histoire européenne à Bruxelles propose jusqu'en février 2020 une exposition, *Jeunesse rebelle*, qui s'intéresse aux révoltes de la jeunesse européenne, de la fin de la seconde guerre mondiale à aujourd'hui. Anuna De Wever, Kyra Gantois et Adélaïde Charlier, représentantes belges du mouvement *Youth for climate* à l'origine des manifestations du jeudi, étaient d'ailleurs invitées à l'inauguration de cette exposition qui replace leur combat dans une perspective très inspirante pour ces trois jeunes filles au cœur des révoltes contemporaines.

Tous les dimanches de juin et juillet 2019, les familles pouvaient participer à des ateliers visant à créer collectivement une banderole de manifestation. Dans un premier temps les participants devaient

définir un thème commun à leur révolte (le climat, l'égalité, la liberté d'expression...). Sur des silhouettes découpées, les enfants étaient invités à se dessiner tels qu'ils s'imaginent à vingt ans, les adultes, tels qu'ils étaient au même âge. Sur une main en papier, il fallait ensuite exprimer ses espoirs pour le futur. Le matériel ainsi récolté était collé sur une grande banderole décorée à grands coups de pinceaux, de fils de couleur, de crayons ou de bouts de tissus. Ne restait plus qu'à imaginer quelques slogans avant de partir manifester dans le musée ou dans les allées du parc Léopold.

Un atelier similaire est proposé gratuitement aux écoles à partir de septembre 2019.

Pour toutes informations
www.historia-europa.ep.eu/fr/enseignants



Strip © Nicolas Viot

En rencontrant Antoinette Rouvroy, je cherchais à comprendre comment le *virtuel* pouvait bien mettre en danger l'identité humaine. S'il y avait transformation, n'était-ce pas obligatoirement positif ? Sa pensée m'a étonnée et éclairée.

Interview par Hélène Cordier

MUTATION, PERMUTATION, TRANSMUTATION...

Hélène / Les rapports entre le droit, les technologies et la gouvernamentalité¹ néolibérale te questionnent et sont au cœur du concept de la *gouvernamentalité algorithmique*² que tu développes depuis bien longtemps. J'aimerais beaucoup connaître ton avis, Antoinette, et surtout en tant que maman, sur le thème : *Nos enfants, les mutants*.

Antoinette / Je suis mal à l'aise de partir de moi. Dans mon travail, je me bats contre ce prisme supposant que tout ce qui est subjectif est lié nécessairement à la spontanéité. Cela proviendrait ainsi d'un état de nature, et, donc par définition, ce ne serait pas contestable. Alors qu'au contraire, pour moi, la subjectivité est le résultat d'une construction sociale. La liberté n'est pas un fait de nature. Nos choix, même les plus personnels, sont tout autant construits que le reste. Je pars donc du principe que l'homme est une construction sociale. Tout cela s'inclut dans une dialectique assez compliquée et le numérique en fait partie. C'est un paradoxe.

Pourrais-tu nous donner à comprendre ce paradoxe ?

Le numérique nous promet de pouvoir changer. Dans le monde physique, les enfants se voient assignés une identité fixe par l'état civil, les parents, l'école... Cette identité peut paraître trop rigide car ancrée dans une forme de reconnaissance fixe, surtout à l'adolescence où le jeune cherche à devenir ce qu'il veut, à sentir que tout est possible. C'est ce que promet le numérique. La réalité virtuelle est un espace d'expérimentation où l'on reste relativement immunisé de toute violence physique. Le jeune, en déconstruction et reconstruction d'identité, comprend ce qu'il est en train de faire par le regard d'autrui. Il n'est pas sûr d'exister. Il pense alors pouvoir changer facilement d'identité ou en avoir plusieurs, grâce au virtuel... mais ce n'est pas exact. D'autres types de pouvoirs se mettent en place très vite avec d'autres sortes de normativité. Par exemple, l'utilisation des réseaux sociaux induit une attente d'interactions positives. Chaque *Like* provoque une dose de dopamine³. C'est potentiellement un espace d'asservissement comme un espace de liberté. Les règles de normativité à l'œuvre

sont beaucoup moins détectables que celles du monde physique : on ne voit pas les parents, les professeurs... on ne voit pas les normes sociales.

C'est comme si les règles étaient uniquement implicites ?

Les règles sont non seulement implicites mais aussi mouvantes. Elles évoluent en continu en fonction des comportements. Et les normes de comportement varient selon les normes des uns et des autres. Ce sont des effets de meute. Les règles émises, une fois pour toutes, sont uniquement dans l'infrastructure du codage qui orientent certains usages. Une normativité technique s'impose : on ne se comporte pas sur twitter de la même manière que sur Facebook ou Snapchat puisque certains paramètres techniques sont possibles et d'autres pas. Aussi, les hiérarchisations des contenus, c'est-à-dire les algorithmes, varient en fonction de la plateforme sur laquelle nous sommes, les critères sont différents... On est fragile et dépendant du regard et de la subjectivité des autres d'autant plus que les règles ne sont pas connues à l'avance et sont mouvantes. Et s'il n'y a aucune norme fixe, alors, nous ne sommes jamais assez *normaux*. On n'est jamais assez sûr d'avoir fait suffisamment ou correctement. C'est une angoisse terrible, et c'est ce qui génère des comportements addictifs puisqu'il n'y a pas de permanence possible.

Ce sont de vraies pertes de repères identitaires, non ?

Oui. D'autant plus que notre époque valorise la spontanéité. Mais comme ce n'est plus assuré par une identité fixe, cette spontanéité provient d'un individu *vide*, en attente d'être nourri par autrui. Nous sommes aspirés et nous contribuons à un dangereux enchaînement. La culture numérique prolongerait, par là, l'état d'adolescence des individus jusqu'au bout de leur vie. Nous sommes dans une économie de la réputation dont les normes ne sont pas fixées à l'avance. Dans le monde du travail comme à l'université, tout est transformé en jeu, en rétributions de points ou de petits cadeaux, en réputations, en signes de reconnaissance qui pourraient



Photo © Université de Namur

Antoinette Rouvroy

Docteur en sciences juridiques de l'*Institut universitaire européen (IUE)*, Antoinette Rouvroy est chercheuse du *FNRS* au *Centre de Recherche en Information, Droit et Société (CRIDS)* depuis 2008.

se résumer par la rétribution d'une identité. Elle n'est plus donnée d'office par les parents ou l'état civil... on la gagne dans les interactions. Aujourd'hui, le capitalisme se sert alors de cette fragilité ontologique pour investir des tas de domaines de la vie... comme les relations d'amitié dans les réseaux sociaux. C'est le nombre de *Like* qui va gouverner la popularité et donc quantifier les placements de produits ou publicités. Tout devient sujet à évaluation quantitative. Ça met en œuvre une forme particulière de néolibéralisme qui a ses origines aux Etats-Unis : l'*homo economicus* où tout peut aller sur le marché, les amitiés, les relations amoureuses... Tout devient monnayable.

Est-ce là, le paradoxe que tu évoquais ?

Oui ! Cette plasticité paraît émancipatrice, et, en même temps, ça signifie que nous pouvons nous adapter absolument à tout et n'importe quoi puisque nous sommes mutables. Finalement, l'impératif économique s'impose à tout autre valeur, quitte à faire reculer les droits de l'homme. Puisque les hommes peuvent s'adapter, y compris sur le plan génétique, puisqu'ils n'ont pas d'identité fixe, et sont capables de dépassement d'eux-mêmes, les exigences des actionnaires et de la finance deviennent les références primordiales, et donc, le nouvel état de nature. Tout doit être optimisé.

Ce sont les enfants et adolescents qui se normalisent avec ce système, si je comprends bien.

Oui ! Sur Snapchat, par exemple, ça va très vite et rien ne reste. Il faut donc faire impression très forte en un minimum de temps. Ce qui pousse à vivre juste pour l'évaluation. La vie physique ne devient que prétexte à montrer son activité et sa présence. Les filtres sur Snapchat subliment le visage ou le corps. Les jeunes cherchent à ressembler aux codes esthétiques de dessins animés. Parfois, les filtres deviennent insuffisants et certains vont jusqu'à transformer leur visage avec la chirurgie esthétique. Ils copient ainsi dans le monde physique, l'idéal numérique. C'est une dérive qui me semble assez effrayante. Il y a un oubli de l'organique. Et quand on oublie le fondamental de la vie, on se coupe de ses besoins primordiaux. Bon, en contrepoint, il y a toutes les manifestations pour la préservation du climat, de l'écologie, avec tous ces jeunes qui se mobilisent. Et ça s'est organisé grâce aux réseaux sociaux qui permettent aussi l'innovation sociale, la réinvention du collectif et d'autres types de mobilisations au service de la terre, de l'humanité... ça donne de l'espoir.

Mais, parallèlement, des applications faussent les informations et à tout moment, nous risquons la manipulation du réel.

Effectivement, on peut tout fabriquer. On a toujours eu l'idée qu'une image est fiable à quelque chose qui existe dans le monde, à un référentiel réel d'événements qui ont eu lieu. Aujourd'hui, on a la possibilité de construire des images de synthèse de manière très crédible. On peut donc s'emparer non plus d'une émanation des événements qui ont eu lieu mais d'une création ex nihilo d'une réalité alternative. Et là, on est dans l'impossibilité d'attester la véracité ou la fausseté de ces choses simplement parce que ce ne sont plus des signes signifiants. On ne peut plus interpréter ni mettre à l'épreuve l'adéquation en rapport à ce qui est représenté.

On a le même processus qu'avec l'identité alors ?

Oui. On crée des fantasmes, c'est-à-dire des fantômes sans rapport aux choses intégrées dans la réalité. On ne peut plus donner de crédit à ce qu'on voit. Or, on a ce réflexe construit dès la naissance. Ce que le bébé voit est source d'informations pour lui permettre de s'orienter, de créer de l'attachement... C'est intégré à notre condition humaine de faire confiance à l'image, puisque notre apprentissage pour ne pas nous cogner en dépend. Le problème est que la plupart des gens passent par Facebook ou Twitter pour s'informer. De moins en moins de personnes lisent la presse. Et des sites propagent des informations fallacieuses, des *Fake news*, tout en répétant aussi des informations fiables. C'est très problématique. Cela va nous obliger à muter. Nous devons prendre conscience que les informations sur internet, ne sont pas des enregistrements d'une réalité mais bien une création fantasmagorique dont l'auteur est difficilement identifiable. Un journaliste de la RTBF m'expliquait que les titres d'un journal télévisé étaient sélectionnés selon la détection de certains algorithmes pour obtenir un maximum d'audience. Suivant les mots-clefs donnés, le flux d'audience peut être prédit. Et comme le financement du journalisme dépend de l'audience...

Algorithmes, Big data : on en entend parler mais qu'est-ce donc ?

On utilise les algorithmes parce qu'ils sont nourris de données quantifiables, contrairement au jugement de l'homme qui est biaisé. Les biais font partie de la condition humaine. On a un corps, un point de vue limité à une perception et un champ de vision influencés par des intérêts. On aura tendance à privilégier ceux qui sont d'accord avec lui... Pour se débarrasser de ces biais humains, on fait appel alors aux algorithmes qui sont déclarés comme objectifs. Or, le piège c'est qu'ils ne le sont

pas du tout mais leurs biais sont imperceptibles car ils se fondent dans les *réseaux de neurones artificiels*⁴. Cela signifie donc qu'il y a des biais des données.

Avant même la récolte de données, une première couche de biais est ancrée dans la réalité sociale : inégalités et injustices. Quand on transpose cette réalité biaisée sous forme de données, cela ne la purge pas de toutes ces inégalités et injustices. Pourtant, on oublie que ces données sont les résultats de rapports de force et de domination qui restent actifs mais impalpables. On ne les questionne plus et c'est identifié comme un état de nature, comme un réel. C'est faux. Des conditions président aux faits réels. Les faits n'ont pas de valeur en soi car ils sont le résultat d'un contexte.

La deuxième couche de biais se situe dans la manière d'enregistrer les données. Tout le monde n'est pas enregistré ou présent de la même façon sur internet. Ceci pose un gros problème à l'intelligence artificielle qui apprend à reconnaître des images en fonction de la quantité de présence sur internet. On s'est rendu compte, par exemple, d'une présence massive d'hommes blancs par rapport à celle de femmes noires ou encore de publicités sur l'écran proposant des emplois avec une rémunération plus intéressante adressées principalement aux hommes. C'est ce qui s'appelle la discrimination algorithmique qui naît juste de ce fait là sans avoir même de volonté de discriminer.

Enfin, la troisième couche concerne les biais dans les algorithmes même. Il y en a une multitude. Ils proviennent essentiellement des concepteurs qui décident de ce qu'il faut optimiser : par exemple, les ventes, la pertinence des résultats chez Google, l'engagement c'est-à-dire le temps que les gens vont vouloir passer sur la plateforme comme chez Facebook... ça conditionne évidemment beaucoup de choses,

- 1 La gouvernementalité est l'ensemble des pouvoirs qui modifient les objets de notre espace structurel, qu'ils soient physiques ou moraux.
- 2 Ce concept de gouvernementalité algorithmique est né de mon intérêt pour les effets produits par la numérisation du monde, sur les modalités de gouvernement. Il s'agit d'un glissement supplémentaire par rapport au mode de gouvernement néolibéral. J'ai voulu décrire ce glissement du gouvernement néolibéral au gouvernement algorithmique.
- 3 La dopamine est une des molécules qui influent directement sur le comportement. Elle active le système de récompense/renforcement et joue un rôle dans la motivation et la prise de risque chez l'Homme.
- 4 Système informatique qui s'inspire du fonctionnement du cerveau humain pour apprendre. L'intelligence artificielle fait partie de ces réseaux.

entre autres, les métriques, c'est-à-dire quel poids on va donner à tel type de données, comme la hiérarchisation des résultats chez Google.

Les biais d'apprentissage sont des programmes algorithmiques capables de se réviser eux-mêmes pour apprendre à mieux connaître des choses. Le problème n'est pas en soi mais bien parce que ces programmes apprennent des choses en vue d'optimiser, d'avoir une solution idéale. On va donc tester plusieurs démarches qui aboutissent à différents résultats mais, pour optimiser, on ne va retenir que celle qui aboutit à une solution univoque, rejetant ce qui pourrait contredire ce résultat.

C'est un appauvrissement effrayant !

Oui. C'est un biais que l'on appelle de la fraude scientifique. Dans les programmes algorithmiques, on ne vise pas à produire de la vérité mais bien de l'optimisation. Le résultat n'est jamais vrai. Il est juste optimal par rapport à ce qu'un acteur, peut-être Google, Facebook, un gouvernement ou un employeur veut optimiser. L'algorithme est bien au service d'un intérêt pour maximiser les chances d'arriver au plus vite et en dépensant le moins d'argent possible à un résultat qui est favorable au donneur d'ordre. Donc ce n'est pas objectif, c'est un instrument d'accaparement des possibilités, c'est donc bien un instrument de prédation.

Que veux-tu dire par là ?

Quand Google hiérarchise les résultats de recherche, reste visible uniquement ce que les algorithmes ont prévu. Et tout ce qui est invisible n'est pas accessible directement. Cela gouverne notre manière de penser et structure le champ de notre perception. Nous sommes dans un énorme problème démocratique. Nous perdons l'espace médiatique commun pour que chacun ait sa petite réalité séparée des autres. Comment mettre en commun, si on ne sait pas ce que voient les autres ? Au journal télévisé, tout le monde regarde le même écran et écoute le même contenu. On pourra mettre en commun des sujets, peut-être biaisés, mais on pourra discuter de la même information. Mais si chacun reste dans sa réalité tout cela n'est plus possible. On assiste ainsi à la disparition d'un espace public cohérent.

Comment faire ?

Le principe de l'interprétation est de relier des signes, des signifiants à leurs signifiés grâce à une mise en contexte. Or, il y a une perte de référence des contenus en ligne qui circulent et qui ne transportent pas avec eux les marques de leur construction. Les règles de circulation de l'information sont particulières et très différentes de celles

du monde physique. Les adolescents et les enfants doivent en être instruits. Apprendre le codage est inutile mais démystifier ces algorithmes et permettre de comprendre la grille de lecture d'une information est extrêmement important. Nous devons pouvoir revenir au contexte référentiel, à la source de l'information. L'intelligence artificielle est bloquée à ce niveau là. Elle décontextualise. Si on dit: *Germaine frappa un homme avec son parapluie*, il est impossible de savoir pour une intelligence artificielle, si Germaine a frappé un homme qui possède un parapluie ou si le parapluie a servi d'arme à Germaine. L'intelligence artificielle ne peut pas relier le sens au mot.

Germaine frappa un homme avec son parapluie

Et l'être humain doit-il encore créer du sens ?

Le sens émerge dans l'après-coup. C'est plus tard que nous comprenons ce qui nous fait agir, notre motivation. Le fait de rendre compte permet de devenir *sujet*. Interpréter, c'est transformer. La signification n'est ni dans la matérialité, ni dans les données numériques. La signification, l'interprétation ou la causalité relèvent de l'entendement, de la compréhension. Ce n'est jamais immanent. Et c'est précisément ça qui est nié par cette sorte de passion pour l'intelligence artificielle, pour le numérique... L'idéologie technique tend à dire que nous n'avons plus besoin de toutes ces significations car elles seraient déjà dans le monde et dans les données. Nous n'aurons plus besoin de ce surplus de symbolisations. Or c'est déjà orienté et ce n'est qu'une optimisation d'un état de fait avec tous les biais, ses rapports de domination, l'impact insoutenable au niveau écologique... et ça se résume à ne rien changer du tout dans le monde finalement.

Si on dit *les êtres humains sont des mutants et doivent rester des mutants*, cela signifie que l'on va devoir s'adapter à un monde que l'on refuse à faire changer. C'est de la soumission. Giorgio Agamben affirme dans son livre *Qu'est-ce que le commandement ?* que dans la société technique qui est la nôtre, commander c'est la même chose qu'obéir ; on croit commander en appuyant sur des boutons mais en fait, on obéit à tout un système technique et à un système capitaliste qui a généré toute cette infrastructure technique qui nous enjoint d'appuyer, prétendant commander à la machine alors que c'est la machine qui nous commande. Plus on commande, plus on obéit. Et tu te sens très libre.

Finalement, le monde du numérique semble inimaginable ?

Oui. Ça exproprie notre capacité d'imaginer. C'est comme si on vivait dans un univers sans trou. Ça nous gave. On n'a plus rien à combler. Et cela évacue notre besoin de symbolisation.

Tout ce que j'ai dit peut paraître réactionnaire et technophobe. Pourtant, j'invite à s'intéresser au système que le monde numérique génère. Car ce qui est vécu comme un état de nature participe à toute une fabrication. Nous rendre compte par exemple que ce qu'on voit chacun sur internet n'est pas ce que voit notre voisin et que cette présélection d'informations n'est pas forcément dans notre intérêt. On sert des plateformes, on sert les algorithmes.

Pour conclure, voici une notion importante. Le sens, la signification ne peut pas venir du numérique. Cela implique qu'il doit être construit en dehors, par la discussion. Il n'y a pas d'analyse qui peut sortir toute faite des réseaux... L'esprit critique est purement humain et pour que cela soit, cela nécessite de l'espace public. Cela ne signifie pas réagir en temps réel à ce que l'on reçoit sur la toile, partager ses émotions... L'esprit critique nécessite l'exposition physique par la prise de parole publique. Redonner une voix aux expériences du monde physique, de la vie réelle, concrète, c'est permettre de reprendre consistance dans ce monde de flux. C'est aussi permettre de reconstruire une subjectivité... |

paroles d'adultes

essai de [définition]

Enfant, mon grand-père me parlait souvent du XXI^{ème} siècle. Il imaginait alors que nous visiterions d'autres planètes, que nos voitures voleraient, que les ordinateurs amélioreraient nos vies.

Il croyait au progrès

Nous sommes en 2019, je viens d'avoir 40 ans et je ne suis pas certain que le progrès existe. Suis-je pour autant un mutant pour ceux qui m'ont précédé ? Ceux qui ont 30 ans, 16 ans, 7 ans aujourd'hui sont-ils des mutants pour moi ? Il m'est difficile de croire au progrès car je ne l'observe pas réellement autour de moi. Un poisson n'est pas plus adapté à son environnement que ne l'est un chat, un être humain ou que ne l'était un dinosaure dans son milieu. Chaque espèce est ou a été la mieux adaptée à son environnement. Si ce n'était pas le cas, elle n'aurait tout simplement pas existé.

Je ne crois pas davantage à la notion de projet. La vie n'a pas de projet. Elle ne crée pas telle ou telle espèce pour répondre à telle ou telle offre ou pour créer tel ou tel marché. Elle génère de manière spontanée des petites erreurs, de la variation génétique au sein d'une forme de stabilité. Elle crée de l'improbable pour s'adapter à l'imprévisibilité de son environnement. Tout être vivant évolue alors lentement et durablement avec son environnement.

Alors que le progrès n'a pas de pertinence réelle, en son nom, nous accélérons la destruction de notre environnement, nous multiplions les projets. N'est-il pas temps de questionner le sens de notre vie, notre ambivalence, de fissurer nos croyances et d'accepter que nous sommes avant tout un étranger pour nous-même ?



Photo © Gael Maleux

Yvain Juillard

Acteur et biophysicien spécialisé dans la plasticité cérébrale, son travail entre art et science est reconnu d'intérêt général par le comité des 80 ans du CNRS. Depuis 2019, il enseigne à l'INSAS.

La réalité, une illusion ?

Nous vivons dans une illusion que chacun appelle sa réalité et nous existons dans le noumène. Notre réalité phénoménale est toujours en léger décalage avec le noumène car il faut que notre cerveau la fabrique.

Le scientifique en moi sait que les mots, les objets agissent sur mon cerveau de manière non consciente, pour me déplacer d'une réalité à une autre lorsque je joue. À l'ouverture du spectacle *Ça ira (1) Fin de Louis* de Joël Pommerat, entouré du premier ministre, du garde des sceaux, je viens m'asseoir à une immense table devant un parterre de spectateurs assemblés et je dis au micro ces mots : *Mon désir ainsi que celui de mon gouvernement est simple, il consiste à essayer de résoudre de manière énergique la très grave crise que nous traversons actuellement.* La situation est alors réellement grave et Louis XVI s'exprime. C'est réel et en même temps c'est une illusion.

Plus je suis juste comme acteur, plus le spectateur peut projeter une part de son inconscient affectif dans mon corps, mes intonations de voix. Des motoneurons du cortex préfrontal ont une capacité miroir qui participe de cette magie qu'est l'existence de l'autre, d'un personnage, de la vie dans un corps, dans une image, dans une marionnette, même dans un objet.

Chaque génération vit ainsi dans une illusion exclusive, portée par des mots, des corps, des objets, dans lesquels elle se projette. Chaque génération est ainsi invitée discrètement à être un meilleur consommateur par l'injonction qu'il reçoit implicitement de posséder. L'enfant imite ses parents, l'adolescent imitera le joueur de foot, le chanteur tout comme l'ouvrier a imité le bourgeois. Le bourgeois n'a-t-il d'ailleurs pas copié le noble et le noble

Longtemps, je n'ai pas trouvé les mots pour décrire cet écart entre ce que d'un côté on croit être notre réalité ce qu'on voit, ce qu'on entend et d'un autre côté ce qu'elle est réellement mais qu'on ne voit, du vide dans lequel se balade des particules.

J'ai eu la chance de rencontrer un artiste plasticien liégeois qui lors d'une résidence a qualifié ma démarche de phénoménale.

Intrigué par ce mot, j'ai mené ma petite enquête et je suis tombé sur une citation du philosophe allemand du XVIII^{ème} siècle, Emmanuel Kant.

Nous ne percevons le monde qu'à travers le prisme de notre structure mentale donc les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, au-delà de leur réalité phénoménale, nous ne pouvons les connaître.

Les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est ce que Kant a appelé le noumène.

Extrait de ma conférence-spectacle
Cerebrum, le faiseur de réalités



Cerebrum, le faiseur de réalités
se jouera du 4 au 21 mars 2020 au
Théâtre des Martyrs à Bruxelles.

n'avait-il pas copié le roi qui lui-même ne se prenait-il pas pour Dieu, premier héros, première réponse à la mort? Est-ce nous qui possédons nos histoires, nos objets ou ce sont eux qui nous possèdent? Cette confusion totale a quelque chose d'angoissant.

En 2013, à l'occasion de marches dans le Borinage, j'ai visité le Musée des Arts Contemporains du Grand-Hornu. Sur le mur d'une petite salle il y avait écrit *Comment imagines-tu l'avenir dans 100 ans?*. Au milieu, un grand récipient transparent contenait des centaines d'œufs en plastique dans lesquels des enfants de 10 ou 12 ans avaient déposé leur réponse. J'en ai pris un, au hasard. Il y avait écrit maladroitement *Dans 100, il n'y aura plus d'humains sur terre*. Quelques années plus tard, une maman posait cette même question à son

fils de 8 ans devant moi. Il a répondu *Dans 100 ans, il y aura la guerre et on ne pourra plus respirer l'air*.

Notre cerveau est merveilleux. Que l'on soit un enfant, une adolescente, une mère, un vieux monsieur, il est vivant et se nourrit en permanence de lumière, de vibrations sonores qu'il transforme en couleurs, en sons. Il apprend en faisant et défaisant des connexions synaptiques au sein de réseaux neuronaux uniques pour chacun. Notre cerveau se spécialise en même temps que nous. Je ne pourrais pas écrire cet article sans avoir passé plusieurs milliers d'heures à jouer et plusieurs années à étudier la vie. Plus j'apprends des textes, plus j'apprends rapidement les suivants. Notre cerveau est plastique, c'est pourquoi nous le sommes aussi. Cette plasticité a, elle aussi, sa propre

temporalité plus ou moins lente. Le travail quotidien de notre cerveau n'a pas d'équivalent. En permanence, il nous permet d'appréhender notre espace, la taille des objets qui s'y trouvent, la distance qui nous sépare d'eux, la position de notre corps dans ce même espace, nous pouvons jouer au ping-pong et de mieux en mieux, nous adapter les uns aux autres, remettre en question ce que nous pensons. Aucun ordinateur n'a cette capacité, aucun ordinateur ne voit, n'entend, ne consomme aussi peu d'énergie que nous, ne se déplace avec autant de facilité. Parce qu'un ordinateur n'est pas vivant, c'est une matière morte, incapable de créer du sens. L'intelligence artificielle n'existe pas, il n'y pas de réalité augmentée tout au plus formatée. Ce n'est pas la technologie que nous devons craindre mais notre ignorance et notre crédulité. Non conscients de nos propres processus cérébraux nous ignorons que nous vivons dans une illusion. Toutes les connaissances sont pourtant là. Changer de pays et vous entrez dans une autre réalité. Si vous étiez une abeille, vous verriez ce même monde en ultra-violet et 1km vous semblerait être un pays. Une lésion cérébrale peut vous faire perdre la sensation que votre corps est votre corps.

Mon grand-père en prenant le temps de me parler du progrès m'a permis d'apprendre à m'en distancer, de ne plus être fasciné par les fictions dans lesquelles nous vivons mais par le réel.

En situation de stress, trois comportements sont attendus : la violence réciproque, la somatisation ou la fuite. J'espère que les enfants et les adolescents d'aujourd'hui choisiront la fuite. Fuir notre réalité pour préserver notre environnement réel et la joie d'évoluer avec lui.

Yvain Juillart



Cartoon © Nicolas Viot



Jean-Marie Dubetz et son petit-fils Basil

L'ENFANT QUI ME REND DIFFERENT

Cher Basil,

Pendant que Nanou te cherche à l'école, je t'écris cette lettre. Je le sais pourtant, même si tu as neuf ans, tu ne la liras pas. Mais qui sait, peut-être qu'un jour tu ré-ussiras cet exploit ? En t'attendant, je me repasse le film de tes dernières visites.

*Bonjour Dadou, ça va bien ?
Parfait. Et toi ? Qu'as-tu fait à l'école ?
Viens, on va au garage !*

Pour obtenir une réponse, cours toujours grand-père ! Entretemps, c'est vers mon établi que tu as filé.

Attention à ma scie, prends plutôt ce marteau !

Sur la planche, tu t'appliques à planter mes clous. Avec ma tenaille tu tentes de les redresser. Peine perdue, les tordus sont résistants. Dépit, armé du maillet, tu veux frapper dur.

Superman, allons au jardin !

Contrarié, tu résistes. Au soleil, tu préfères l'ombre de ma caverne. Hélas, je ne suis pas Ali Baba et je m'y suis mal pris. J'aurais mieux fait de t'octroyer quelques outils rien que pour toi et d'expliquer pourquoi les autres m'étaient réservés. La prochaine fois, je devrais t'offrir un cadre plus rassurant. Un moment de rituel, quelques règles, un espace de liberté, voilà ce qui te plairait. Bien sûr, ce lieu d'exploration, ton frère et tes cousins l'apprécient aussi. Es-tu donc si différent ? A transformer quatre bouts de bois, c'est surtout toi qui me surprendras. Fusée, cabane ou bazar fantastique, que vas-tu encore inventer ? Car en terme

d'originalité, Basil, tu n'as rien à leur envier ! Serait-ce sous ta caboche que se cacheraient, bien à l'abri, tes particularités ? Epilepsie déclarée, gène recherché, autisme rejeté, sur ces pathologies tes parents ont arrêté de s'interroger. Cap donc vers l'avenir.

Serais-tu un enfant mutant ? Tu ne calcules pas, tu prends ton temps, tu dis de drôles de choses. Surtout, tu changes beaucoup. Fini le charivari du passé. Bébé, tu t'accrochais aux éclats de lumière. Dans ta première école, sans mode d'emploi, ton institutrice perdait sa boussole.

Bienheureuse la perspicacité de tes parents qui t'ont amené à faire escale en ce lieu t'offrant écoute, confiance et joie de vivre. Depuis ton arrivée, à l'*Escalpade*, tu n'as cessé de progresser. Comme tous les enfants scolarisés ici, loin d'être bancal, tu es perçu comme génial.

Quand j'y pense, dans mon garage, moi aussi parfois je me la joue original. Que fait donc ce miroir au-dessus de tout mon fourbi ? Quelle aubaine ! Coiffé de ta casquette de capitaine, voilà que je te surprends à guetter ton reflet. De la colère au contentement, tu passes en revue ta gamme d'émotions. Curieux, mon profil vient soudain se superposer au tien. Je tente une grimace, tu ris aux éclats ! Nous voici réconciliés, le jardin nous attend.

Au lieu de poursuivre ta construction, armé de craies tu dessines des arabesques sur un premier pavé. Bien vite cependant, ta main court sur la rampe puis cherche une autre voie. Sur toute la façade latérale, te voici occupé à tracer un circuit sorti

de ton imagination. A remonter tous les contours de ton fil, je ne suis pas certain de trouver la clé d'entrée en ton labyrinthe. Tant pis ou tant mieux ? Comme ton dessin qui sort du cadre, ta présence me remet en question et m'oblige à changer de regard. Finalement, serait-ce moi le mutant ? Tu commences à peine à écrire ton prénom mais ta créativité débordante témoigne d'autres ressources que je ne pouvais imaginer. Me ferais-tu évoluer ?

Quand je prends la peine de scruter tes formes d'expression, je sens comme un frisson. Que peut me révéler la profondeur de ton monde intérieur ? Pleurer ou rire, tu le fais parfois avec la force d'un tsunami. Avec ce tremblement, je ressens ton ancrage à la vie. A la fois proche et différent du mien, il n'a de cesse de me bousculer. J'entretiens des relations conflictuelles avec le temps mais quand pour toi je m'organise autrement, me voici plus heureux. A ta manière décalée, tu m'obliges à revisiter mes valeurs. Ta présence me met au défi. Comment nos formes d'intelligence pourront-elles se comprendre, se rejoindre et se compléter ?

J'entends le crissement des pneus. J'avais encore bien des choses à t'écrire mais Nanou est de retour. Promis, plus tard ma lettre tu la recevras.

Nous sommes là !

Ta portière claque. T'écrire, était-ce une bonne idée ? Je ne sais mais maintenant, priorité aux bisous !

Dadou

Une école d'enseignement spécial

L'Escalpade est fondée par un collectif de parents. A Louvain-la-Neuve, elle assemble des sections maternelles et primaires de type 4. Elle permet d'accueillir n'importe quel enfant à partir du moment où

une déficience physique est constatée. Cela peut relever d'un handicap moteur comme d'une maladie génétique. L'objectif étant d'accompagner l'enfant le plus loin possible pour l'intégrer dans la société.

Une rencontre pour gagner le large

L'optimiste, c'est le nom de la classe de Basil, un nom bien défendu par Madame Elodie, son institutrice, car il permet de gonfler les voiles.

Curieuse et enthousiaste, après avoir assisté à un colloque où était présenté *La classe du dehors*¹, elle a mis en pratique cette approche pédagogique. Chaque lundi, qu'il fasse soleil, pluie ou vent, son équipage se rend dans un champ proche.

Chacun tient la grande corde qui nous permet de partir ensemble à l'aventure dit-elle en souriant avant d'ajouter : *On a vu récemment des fraises des bois et tous étaient émerveillés. Prendre le temps de sentir, goûter et vivre à leur rythme, c'est important !*

Comme autre incitant, elle ne peut s'empêcher d'évoquer la classe de neige de l'an passé. Partir skier en milieu hostile avec huit enfants aux déficiences motrices marquées, c'est dépasser les obstacles pour construire du possible. Les yeux pétillants, elle évoque son prochain projet *Nous allons loger sous tente et les enfants décomptent les jours !*

Quand je lui demande si Basil a bien progressé depuis qu'il a intégré sa classe, elle peine à se souvenir de l'enfant renfermé qui restait replié à son arrivée. Les énormes progrès constatés sont tributaires de la cellule intégrant à ses côtés kiné et logopède qui lui ont redonné confiance. Elodie ne manque pas de signaler l'aide de la tablette numérique qui a permis à Basil d'être plus vite autonome. *Il a si bien compris le système et son langage qu'il s'amuse à faire parler son iPad. En jouant avec les lettres de l'alphabet, il a réussi à inscrire son prénom sur l'écran.*

En évoquant les rituels qui structurent la journée, l'institutrice ne peut passer sous silence l'usage du *Cahier papote* instauré avec la collaboration des parents. Après chaque week-end, l'enfant revient avec son carnet illustré qui relate les faits importants vécus en famille. Basil est parmi les premiers à vouloir commenter les photos qui sont projetées tandis qu'Elodie lit les commentaires annotés. *Un jour peut-être sera-t-il heureux de présenter les photos prises par lui-même !*

A l'entendre dire cela, je comprends sa joie peu ordinaire. Cet enfant qui arrive à l'école en souriant est-il en mesure un jour d'être intégré dans une école secondaire ? A cette question, Elodie répond *Nous mettons tout en place, mais c'est l'enfant qui nous mène.*

L'Escalade fonctionne par année et par projet en veillant à répondre aux besoins

de chaque enfant selon son évolution. Son prochain défi serait ainsi que Basil puisse plus s'ouvrir au monde pour aller au-delà de ses habitudes en apaisant ses angoisses. Car il offre par moments un autre visage : la colère, la frustration ou les peurs créent des blocages qu'il faut chercher à lever. *C'est un enfant qui me fait tout le temps réfléchir. Autant il nous emmène dans son monde par sa créativité, autant il nous ramène au temps présent.*

Chaque petit pas rassure Elodie et l'encourage. C'est comme si Basil lui disait *T'as vu, j'arrive à faire cela, continue à croire en moi !* Elle conclut l'entretien en ne niant pas qu'une forme d'interdépendance s'établit. *Ces enfants m'apportent énormément au niveau humain. D'une certaine manière, ils me nourrissent et c'est comme cela que je vois mon enseignement car en dépassant leurs limites ils nous montrent que rien n'est impossible.*

Une pédagogie en marche

En sa qualité de kiné coordinatrice paramédicale à l'Escalade, Pascale Godechoul m'accueille pour saisir les fondements de son école.

J.M. / Pascale, pour vous, qu'est-ce qu'être un mutant ?

Pascale / Je verrais cela dans un système d'évolution. On pourrait le prendre au départ pour quelque chose d'effrayant et de négatif mais on peut voir la chose aussi d'une manière assez positive, une progression vers un meilleur, quelque chose de différent.

Quel serait l'essentiel de votre pédagogie pour faire évoluer positivement cette mutation ?

C'est le questionnement ininterrompu, c'est de pouvoir sortir des balises et marcher hors du sentier, de le traverser pour en prendre un autre. Il est bon de partir de ces enfants différents. On peut en effet parler d'eux comme d'enfants mutants car ils nous poussent à nous questionner sans cesse. C'est eux qui nous donnent en tout cas la réponse à nos actions.

Si on n'a pas l'effet souhaité, qu'il soit pédagogique, au niveau de la vie affective, émotionnelle ou de la motricité, la réponse sera le reflet de ce qu'on n'a pas réussi à leur apporter. Et ce qui marche avec l'un ne marche pas avec l'autre. Quand cela ne fonctionne pas, l'important c'est de se demander pourquoi. Il faut alors reprendre un autre chemin avec d'autres outils jusqu'à ce que l'on trouve quelque chose qui semble avoir du répondant car on a des enfants très différents ici à l'école.

Pour trouver d'autres chemins, faites-vous appel aux apports des neuro-sciences ?

Les neuro-sciences nous apportent énormément dans le décodage des problèmes de dyspraxie, dyscalculie, dyslexie. Nous parvenons ainsi à contourner les difficultés via les compétences autres du cerveau. Grâce à l'usage de nouvelles technologies, tout un monde intérieur de l'enfant permet d'être révélé. Pour soutenir les échanges, enfants et adultes utilisent le PODD², un outil de communication avec langage assisté. L'accès à ces carnets de pictogrammes est possible par pointage digital ou visuel ou par balayage auditif. Les parents sont aussi formés à l'usage de ces outils informatiques. Accepter les déficiences de leur enfant les oblige à s'adapter à une vie qu'ils n'avaient pas imaginée.

Sur le site de l'Escalade, vous parlez d'enfants exceptionnels. Que voulez-vous dire en employant ce qualificatif mis en avant ?

Ces enfants sont exceptionnels parce qu'ils nous poussent. Quand on demande, même à des parents d'enfants extrêmement démunis, pourquoi ils ne changeraient pas d'enfant, ils nous disent que leur enfant les a amenés à recentrer leur vie sur de vraies valeurs. Cela nous amène à nous positionner par rapport à leur vie mais par rapport à la nôtre aussi.

Le mot *exceptionnel* était-il choisi aussi pour éviter d'employer le mot *handicap* à connotation négative ?

Est-ce que le mot *handicap* est négatif ? En tout cas la volonté des parents a été d'être dans un élan de construction et de rebondir sur les capacités et les compétences des enfants plutôt que sur leurs manques. Cela correspond aussi à notre philosophie au niveau paramédical et pédagogique. On fera donc un bilan en terme de compétences, de compétences différentes mais toujours de compétences.

Pour les parents, dire *c'est possible*, est-ce une occasion d'avoir une autre lecture du monde ?

On perd finalement toutes ses normes en tant que parent, même en tant que professionnel. Les normes de société ou de développement s'esquivalent et on doit retrouver quelque chose de cohérent et d'épanouissant avec une vie, un fonctionnement et un enfant qui a des compétences hors normes. Il s'agit donc de retrouver confiance dans la vie malgré un sentier peu carrossable. Alors, accueillir chaque matin un enfant souriant qui croque la vie à pleines dents, c'est un sacré cadeau !

Jean-Marie Dubetz

¹ Voir l'article paru dans le N° 3 d'Interstell'art.

² Pragmatic Organisation Dynamic Display.

NOS ENFANTS LES MUTANTS



LE ROMAN D'UN MUTANT QUI S'IGNORE

Si la littérature jeunesse aborde souvent le thème des mutants en projetant ses héros dans un futur lointain avec des changements extravagants, osons partir à la découverte d'un roman qui inverse la perspective.

22

Sous forme d'un rapport écrit, un extraterrestre en mission sur notre terre décrit à ses coreligionnaires ce qu'il a découvert. Le jeune lecteur se laissera emporter par ce témoignage pour le moins déconcertant. Jugez-en plutôt: obligé pour nous parler de reconstituer notre puzzle grammatical, l'étrange visiteur note comme première observation:

Les humains n'ont pas comme nous la capacité de s'envoyer une capsule de mots dans le gosier. Imaginez ! Non seulement être mortel, mais en plus devoir rogner sur ce temps précieux et limité pour lire. Pas étonnant que leur espèce soit si primitive. Le temps qu'ils aient lu suffisamment d'ouvrages pour être en mesure de faire un peu quelque chose, ils meurent.

A la manière d'un détective, l'adolescent s'amusera à tenter de démêler les fils d'une intrigue douée pour brouiller les pistes. Qu'est donc venu faire sur terre cet espion de la planète Vonadoria chargé de mener des actions inquiétantes ? S'étant emparé de la personnalité d'Andrew, un mathématicien renommé, pourquoi cherche-t-il à détruire toute trace de l'exploit de ce chercheur, à savoir la résolution de l'hypothèse de Riemann qui traite de la fonction Zêta, ce problème bien réel dont le lecteur pourra s'amuser à retrouver la formulation sur Wikipédia et les autres sites de vulgarisation.

Partagé entre sa fidélité aux ordres imposés et sa curiosité pour les tares mais aussi les qualités de l'espèce humaine,

à la suite d'une promenade, ce héros malgré lui ne peut s'empêcher d'écrire :

De même que les chiens étaient des loups contrariés, les parcs étaient des forêts contrariées. Les humains aimaient les deux, probablement parce qu'eux-mêmes étaient ... contrariés.

Si la description des terriens et de leurs mœurs s'avère désopilante, le ton sarcastique n'empêche cependant pas l'auteur de traiter de la physique quantique ou de la poésie. Les références à Isaac Newton, Pierre de Fermat et Albert Einstein croisent celles relatives à Emily Dickinson, Walt Whitman et William Shakespeare. Sciences et littérature s'invitent dans le débat d'idées quand il s'agit de questionner le sens de la vie sur terre ! Tel le *Candide* de Voltaire lors de son voyage initiatique, notre naïf s'étonne d'abord de bonne foi qu'il soit si facile de duper son monde.

On pouvait leur raconter n'importe quoi: du moment qu'on le disait de manière convaincante, ils étaient prêts à l'avalier. Tout bien sûr, sauf la vérité.

Un peu à la manière des *Lettres persanes* de Montesquieu, lors de leurs échanges, l'auteur croise en effet les points de vue du Vonadorien ayant pris forme humaine avec ceux de ses partenaires d'une lointaine planète. Tantôt potentiel criminel, sans sourciller notre extraterrestre obéit à ses commanditaires. Plus tard lanceur d'alerte, il les invite à se départir de leurs néfastes préjugés. Comme s'il s'agissait d'une corres-

pondance de voyage, l'explorateur révèle ses sentiments ambivalents en pas moins de 94 confidences. Avec plaisir, le jeune lecteur pourra ainsi sauter d'une observation à l'autre, sa curiosité titillée par des titres aussi étonnants que *Vache morte*, *Matière noire*, *La saveur de sa peau*, *J'étais ce que je n'étais pas*, *La vie-la mort-le foot*, *Un visage aussi choqué que la lune*, *Le chien et la musique*.

La musique précisément qui résonne parfois tant dans le choix des mots que dans les références discographiques. Étonné, Andrew se plaît ainsi à écouter aussi bien la sonate *Clair de lune* de Ludwig van Beethoven que *Space oddity* de David Bowie. Imprégné de mathématique, il écoute *Les Planètes* de Gustav Holst, ce qui lui fait dire :

Je dois reconnaître qu'un ou deux mouvements me firent un certain effet, une sorte d'impression électrochimique. Je compris alors qu'écouter de la musique revenait simplement au plaisir de compter sans s'en rendre compte.

Sous des dehors parfois primesautiers, ce roman n'a de cesse cependant de poser des questions philosophiques. De qui faut-il se méfier ? Au jeu des apparences, qui est le plus doué ? Alors qu'ils apparaissent longtemps figés, les personnages d'Andrew en sa qualité de mari et père, ceux de son épouse et de leur fils, parce qu'ils sont traversés par des situations de crise, vont finir par accepter comme salvatrice l'idée de mutation. Au lieu de rester figés, leurs caractères seront appelés à s'ouvrir pour les faire évoluer.

L'acte de bravoure ou de folie la plus grandiose que quiconque puisse accomplir est celui de changer.

En ce sens, le principal mutant n'est pas forcément celui qu'on croit. Implacable pourfendeur des travers de notre espèce, notre Vonadorien commencera par être touché par une simple larme. Cet aveu de faiblesse lui donnera progressivement la force d'oser se perdre pour se retrouver.

Paradoxalement, ce sont enfin les prodiges du corps augmenté de ce héros bénéficiaire des progrès d'une science toute puissante qui pourraient éveiller l'attention du lecteur perspicace. Sous des dehors angéliques, le transhumanisme prometteur de lendemains triomphants ne lui tendrait-il pas un dange-reux miroir aux alouettes ?

Jean-Marie Dubetz



Humains de Matt Haig
© Hélicium/Actes Sud, 2014
Recommandé dès 14 ans.

paroles d'ados

[poétiques]

Nous sommes...

Nous venons des collines aux mille fleurs et aux mille énergies.

Nous sommes le rire du nouveau-né, qui respire la vie.

*Nous sommes le dos athlétique d'Atlas,
celui qui porte le monde.*

*Nous sommes le plus beau des serpents :
prudents, nous ne nous mettons pas en danger.*

Nous sommes des aigles forts et grands qui volent dans le ciel.

Nous sommes les mélodies qui traversent vos esprits.

Nous sommes les pierres précieuses des êtres qui nous entourent

Nous souhaitons devenir aussi beaux qu'un monde qui s'écroule.

Nous sommes les plus prudentes des chauves-souris.

Le danger ne nous atteint jamais.

Et nous nous accrochons pour ne pas être repérés.

Nous sommes la force des diamants

Qui se laissent guider par le vent.

Nous sommes la Kabylie loin de sa terre d'origine.

Nous sommes l'odeur du couscous

et la neige qui tombe dans les montagnes de Djurdjura.

Nous sommes le plus haut des feux de forêt lorsque notre cœur brûle.

Nos yeux de lynx peuvent voir les secrets des plus grands menteurs.

Nous sommes ceci et nous sommes cela.

Si vous réussissez à nous briser,

Attendez-vous à être blessés.

Nous avons un œil sur les fleurs et un sur les nuages.

Nous sommes immuables et immortels dans le présent.

L'Ecole Escale est une école spécialisée de type 5 (école à l'hôpital) accueillant 12 jeunes du secondaire empêchés d'aller à l'école. Cette année 18-19, le groupe rassemblait en grande partie des jeunes atteints de phobie scolaire. Pour ces adolescents, participer à un projet **Art à l'école**, c'est relever un défi extrême parce qu'impensable : se dévoiler à un public, et notamment devant d'autres élèves. Et pourtant, ensemble, grâce à l'écriture, ils ont fait un pas immense : le chemin jusqu'à la scène pour affronter ces cauchemardesques yeux d'inconnus braqués sur eux.

Hélène Hocquet



Cartoon © Nicolas Viot

Texte des élèves de la classe d'Antoinette d'Aligny, enseignante de français en secondaire à l'Entre 2, écrit durant un atelier donné par Didier Poiteaux, coordonné par Pierre de Lune.

LANGAGE ET MEDIA : MUTATION OU EVOLUTION ?

Mutation technologique, climatique, physiologique ou sociétale.

Mais qu'en est-il du langage, de la langue ? J'ai rencontré le sémiologue Sémir Badir pour en parler avec lui.

**Interview
par Didier Poiteaux**

24



Photo © Sémir Badir

Sémir Badir

Chercheur FNRS à l'Université de Liège, linguiste spécialisé en sémiotique. Son projet intellectuel est celui d'une épistémologie conforme aux pratiques discursives du savoir. Son dernier ouvrage : *Epistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*.

Didier / Qu'est ce qu'un sémiologue ?

Sémir / Ah ! Pas facile de répondre à cette question. Le sémiologue se sent à l'étroit dans une seule discipline de savoir ; il a plusieurs méthodes, et plusieurs terrains d'étude. L'enjeu de ses recherches et de ses interventions, je crois, est relatif à l'élargissement de la notion de culture au-delà des seuls littérature et arts. Il contribue ainsi à une redéfinition anthropologique et ethnographique de la culture qui comprend la danse, la musique populaire, tous les types d'images et de spectacles, mais aussi la gastronomie, les modes de communication inter-personnels ou liés aux institutions. Pour évoquer un exemple parmi les plus connus, Roland Barthes dans ses *Mythologies* a proposé une ethnographie de la France des années 1960 en y incluant l'astrologie, la voiture, le bifteck frites..., toutes ces choses qui stabilisent ou normalisent nos valeurs.

Aujourd'hui le sémiologue ne s'intéresse plus seulement à la publicité, à la BD, au cinéma, au théâtre, à la photographie mais aussi aux pratiques numériques, aux réseaux sociaux. Cela étant dit, ma recherche à moi touche plutôt à la théorie ; je suis un sémiologue pour sémiologues !

En écho à la thématique d'Interstell'art, diriez-vous qu'il y a eu des mutations ou des évolutions dans le langage, et/ou dans le champ sémiologique ?

Les avis seront différents en fonction des sémiologues. Il n'y a pas de réponse nette à faire sur ce sujet. En fonction de l'objet étudié il s'agira de mutation ou d'évolution. En ce qui concerne le langage, il faudrait plutôt parler d'évolution. La langue ne cesse de se transformer. Des mots dont la prononciation était clairement distincte il y a dix ou vingt ans, comme *brin* et *brun*, *pré* et *près* ou *patte* et *pâte*, ne sont plus si nettement distingués aujourd'hui. Du coup, il arrive que leur sens se brouille. Par exemple, doit-on écrire *mettre la main à la pâte* ou *mettre la main à la patte* ? Tant qu'on malaxait quotidiennement son pain, tout le monde comprenait qu'il convient d'écrire *main à la pâte*. Mais, de nos jours, le sens original de l'expression n'est plus compris et on trouve *main à la patte*, notamment dans des copies d'élèves, donc l'expres-

sion fait sens comme ça. De même, quand s'ajoute un sens à un mot, cela se fait progressivement. Un nouvel objet est créé, il ressemble à une souris et son nom apparaît. Les inventions informatiques se trouvent ainsi souvent associées à un imaginaire animalier : puce électronique, bug informatique, etc.

Comment arrivent ces expressions qui contaminent et inondent le langage courant, comme *On profite, on gère*, liées à l'économie ou *On est en mode ceci ou cela*, celle-ci liée plutôt aux machines ?

C'est certainement un phénomène d'homologie¹, là aussi. L'expression *en mode* qui était autrefois réservée aux machines, s'applique aujourd'hui à des comportements, parce que cette homologie fait sens : beaucoup d'acteurs sociaux cherchent à rapprocher l'humain de la machine. C'est la tendance actuelle. Comme mes exemples de souris et de puce le montrent, l'expression ne fait que renverser la tendance à humaniser la machine. Ces deux tendances sont en effet complémentaires. Elles montrent que la société contemporaine a une perception plus faible (ce n'est pas nécessairement un mal !) de la différence entre les sujets et les objets. Les sujets se font parfois à l'image des objets (à travers les avatars, les traces électroniques telles que les signatures, les selfies) tandis que, de leur côté, les objets deviennent *intelligents* (prothèses, robots ménagers, infrastructures immobilières).

On peut appeler *média* l'imbrication d'une dimension subjective et d'une dimension objective : c'est une technique, une sorte de machine qui a pour spécificité d'être liée à un cerveau ; pas un cerveau humain bien évidemment, mais avec des fonctionnalités semblables à celles du cerveau. Les médias nous parlent, et souvent même ils sont capables de nous répondre. Voyez le smartphone. Il vous propose des tas de choses, chaque jour et à toute heure : à compter vos pas, prévoir des itinéraires, structurer votre annuaire personnel, etc. Imaginez-vous avoir tout cela avec un téléphone à fil ? Non, auparavant, il fallait appeler et avoir quelqu'un au bout du fil pour profiter de services. Le téléphone est donc devenu un média, ce qu'il n'était pas il y a, disons, vingt ans. Forcément,

la langue va se transformer pour rendre compte de ces nouveaux usages.

Cette évolution des médias entraîne-t-elle, selon vous, une évolution du langage ? Diriez-vous qu'il y a un appauvrissement de la langue aujourd'hui ?

Je voudrais vous rassurer, il n'y a aucune raison pour qu'une langue s'appauvrisse en fonction d'apports médiatiques ou de mutation dans les sociétés. Les langues s'appauvrissent quand elles sont moins parlées, ou quand elles deviennent trop difficiles. Une langue d'ailleurs n'est vivante que dans la mesure où elle évolue. Je suis personnellement favorable à l'apport de mots anglais dans le français. La pureté d'une langue, que ce soit le français ou une autre, ça n'existe pas. Si le besoin se fait sentir d'un apport massif de mots à l'occasion de l'essor du numérique, et que ces mots sont empruntés à l'anglais, très vite ce ne seront plus des mots anglais mais des mots français, avec une prononciation propre au français. Quand bien même de nouveaux sons devaient apparaître (comme ça a été le cas, par exemple, avec le *dz* dans la prononciation de *pizza*), tant mieux. Il n'y a aucun problème. Il n'y a là selon moi rien qui *dénature* une langue.

Pour autant, toutes les innovations de discours n'entrent pas dans la langue. On sait que les adolescents ont un langage qui leur appartient et qui évolue extrêmement vite. Tous les 3 ou 4 ans de nouveaux termes sont employés. Mais il n'y a qu'une frange minimale de ce parler qui finit par être largement adoptée dans le langage courant. C'est le cas de l'emploi de *trop* à la place de *très*. Dans les années 60, quand on voulait vanter un film, on disait *Il est pas mal*, c'est-à-dire qu'on employait une litote. Dans les années 90, au contraire, on était dans l'hyperbole : *C'est méga hyper génial*. Aujourd'hui *Trop bien !* (et même *Trop trop bien !*) est encore de cet ordre-là.

De nouveaux médias sont apparus qui remplacent l'écrit par l'image ou diminuent le nombre de mots (twitter, Instagram, ...). Sont-ils, selon vous, vecteurs d'évolution, de mutation du langage ?

Oui, vous avez raison de mettre cela en avant. Parmi les variétés de langues, un des premiers facteurs de ces variétés sont les usages oraux par rapport aux usages écrits. Il y a une très grande distance entre les variétés orales et écrites. Et nous n'avons pas à nous inquiéter de l'impact des évolutions du langage écrit sur les variétés orales. Les smileys, les abréviations dans les sms, sont des usages nouveaux dans un français écrit qui *s'idéogrammatise*. Aujourd'hui nous avons le moyen d'indiquer notre état d'humeur avec un idéogramme. Je trouve ça merveilleux. Il y a là un enrichissement.

Ce serait faux de dire qu'aujourd'hui, il y a de moins en moins de mots pour dire le monde ?

Complètement faux ! Enfin je ne le crois pas. Ce qui change, ce sont les aspects du monde sur lesquels se porte l'intérêt des locuteurs. Il y a des parties du vocabulaire dont l'emploi s'appauvrit (tout ce qui concerne les métiers artisanaux, par exemple), et d'autres qui sont considérablement enrichies. L'adolescent d'aujourd'hui connaît peut-être quinze mots pour désigner ses chaussures, moi je dois en avoir 3. Un autre exemple : *tchatter*, ce n'est pas bavarder, ni faire la conversation, c'est plus précis que cela. Et comme ce mot n'est pas dit avec l'accent anglais mais dans une prononciation française, il appartient incontestablement au lexique du français. Sans parler de sa conjugaison : présent, futur etc... En fait, on n'a pas ajouté un mot mais une soixantaine.

Selon vous, les médias actuels infléchissent-ils une communication qui se restreint ou se fait plus large ?

Je préfère parler d'évolution que d'augmentation ou de restriction. Regardez par exemple l'évolution de l'écoute de la musique populaire. L'être humain a toujours écouté de la musique. Cependant, il y eut une époque, pas si lointaine finalement, où il devait la produire lui-même, ou la faire produire par son entourage, s'il voulait en profiter. Puis, les concerts publics se sont multipliés et répandus, institués dans des lieux qui leur sont consacrés. Plus tard encore, sont apparues des formes matérielles comme les enregistrements sur disque pour écouter la musique. Et aujourd'hui, ce sont des plateformes

en ligne comme Spotify ou YouTube qui offrent une écoute musicale dématérialisée. Or une telle technologie infléchit forcément la manière d'écouter la musique. Les jeunes ont moins que leurs aînés le sens de l'album, de sa composition ; même une chanson, ils ne l'écoutent pas toujours en entier ; ils privilégient l'écoute fragmentaire. Leur communication sur la musique s'en trouve élargie, puisqu'ils se trouvent devant des choix très grands dans lesquels ils piochent tous azimuts ; mais, d'un autre point de vue, on pourrait dire qu'elle se restreint à une ou deux minutes par morceau.

Je prends un autre aspect de cette évolution. L'évaluation est devenue un phénomène massivement présent dans nos contacts avec la culture (au sens large, sémiologique, du terme). Si vous écoutez ou regardez quelque chose sur YouTube, c'est souvent parce qu'on vous l'a proposé, et si on vous le propose, c'est parce que cette vidéo a été likée un bon nombre de fois. Bref l'évaluation par la communauté de YouTube a établi la programmation proposée. Ce n'est plus l'animateur radio ou la chaîne de télévision, ce sont les communautés numériques qui déterminent votre choix culturel. Or cette forme de communication est très différente de celle exercée par les journalistes car elle est basée sur le quantitatif : le nombre des likes devient déterminant. Seuls les médias numériques communiquent à partir de ce mode d'évaluation et donc, oui, ils exercent un grand impact sur nos comportements à l'égard des productions culturelles. ■

1 L'homologie est un rapport que l'on pose entre deux choses à l'image d'un rapport entre deux autres choses ; par exemple, du rapport entre le jour et la nuit, on peut établir un rapport homologique entre le bien et le mal.

UN STRIP EN UNE CASE,
C'EST UN TWEET.



#VU

C'est l'histoire d'un groupe de mecs
qui demande à un mec de draguer
une nana pour qu'elle lui envoie
une photo d'elle.



Photos © Gilles Desteche

Midi trente. L'heure de la pause
repas pour l'équipe d'Arts
Nomades qui travaille sur son
nouveau spectacle, dans la mai-
son Stepman, le Centre Culturel
de Koekelberg, un bâtiment du
début du vingtième qui servait
d'atelier au sculpteur-décora-
teur Charles Stepman. Andréas
et Julie m'accueillent et nous
nous installons dans l'espace
de répétitions.

Interview par Didier Poiteaux

**Didier / Pouvez-vous me retracer l'histoire
de la création de ce spectacle ?**

Andréas / On a toujours voulu faire des
spectacles inclusifs, pensant que la meil-
leure façon d'exprimer un message est de
faire participer le spectateur.

Quand on a pris conscience de l'import-
ance grandissante des nouvelles technolo-
gies, de leur place dans nos vies et surtout de
leurs influences dans nos comportements
et notre intimité, on a créé *Noodle brain*.
Un jour, Mattias De Paep, auteur flamand
du livre *Sexting*, est venu nous voir pour
nous partager son envie d'en faire exister
une version française. On lui a proposé de
venir voir *Noodle brain* pour s'assurer que
nos points de vus étaient convergents, sur-
tout sur la nécessité de ne pas être dans un
positionnement manichéen : pour ou contre
les nouvelles technologies. Quand on s'est
aperçu qu'on parlait la même langue, (rire),
on s'est lancé dans l'aventure.

**Didier / Si vous deviez résumer le spec-
tacle, que diriez vous ?**

Julie / C'est drôle car c'est une question
qu'on pose dans les classes et suivant la
façon dont les élèves répondent, on peut
deviner leurs points de vue.

Didier / Tu m'en parles un peu ?

Julie / L'histoire peut être racontée en
s'appuyant sur le point de vue d'un des pro-
tagonistes. Le mien est plus proche de Lisa
que j'interprète. Mais d'autres peuvent en
choisir un autre : plus clinique, ou plus axé
sur le personnage masculin. Les portes d'en-
trées sont diverses. Pour résumer la pièce je
dirais que c'est l'histoire de Lisa, une jeune
ado, qui tombe amoureuse d'un garçon, et
pour lui faire plaisir et répondre à une cer-
taine injonction générale des ados, elle lui
envoie une photo d'elle les seins dénudés.
Ce qu'elle ne sait pas à ce moment-là, c'est
que ce jeune homme a fait un pari avec son
groupe de potes et que cette photo va être
largement diffusée dans l'école et bien plus

largement encore à l'extérieur. Ce qui va complètement chambouler sa vie. Dans la pièce, il y a deux temporalités qui s'alternent, celui d'une soirée d'anciens élèves dans laquelle Lisa adulte s'invite pour régler ses comptes et le temps narratif et chronologique de cette histoire de Lisa adolescente.

Andréas / L'auteur a aussi fait le choix de faire tomber le quatrième mur, avec des adresses directes au public. Un procédé qu'on utilise beaucoup en théâtre forain et c'est aussi en cela que le texte est proche de nos pratiques artistiques.

Didier / Quels sont les autres résumés du spectacle qui vous sont communément faits dans les classes ?

Andréas / Je voudrais en citer un qui m'a particulièrement marqué. C'est une fille qui parle, elle nous dit : *C'est l'histoire d'un mec qui a envoyé une photo de sa nana...* Elle se reprend : *C'est l'histoire d'une nana qui a envoyé une photo à son mec et son mec l'a envoyée...* Non... Et elle se reprend encore : *C'est l'histoire d'un groupe de mecs qui demande à un mec de draguer une nana pour qu'elle lui envoie une photo d'elle.* C'est un résumé merveilleux car tout est dit. Les élèves évoquent souvent la pression sociale comme préexistante, donc à l'origine de l'histoire.

Julie / L'évocation de cette pression est présente dans les débats, aussi bien pour Lisa que pour le garçon. A savoir que si le garçon n'avait pas renvoyé la photo à son groupe de potes, c'est lui qui aurait eu des problèmes. Ce qui montre bien cette pression sociale à l'intérieur du réseau, l'obligation d'être vu et d'être montré. Ce que Nicole Aubert et Claudine Haroche nomment la *tyrannie de la visibilité*¹. S'y soustraire c'est prendre le risque de ne plus faire partie du réseau sachant que le besoin d'appartenance est bien sûr, immense. Avec les débats que nous avons menés jusqu'à présent, on a pris conscience que la pression de visibilité, même si elle naît d'un groupe réel, vient de plus loin. Elle vient d'une chose plus grande : le réseau, qui lui est virtuel. Alors le fait de se montrer n'est plus du tout remis en question, c'est devenu la norme. L'existence même de l'intimité n'est plus vraiment imaginable.

Didier / Sur cette notion d'intimité, avez-vous la sensation d'une mutation aujourd'hui ?

Andréas / Les points de vue sont très différents, et même plutôt à *géométrie variable* en fonction des personnes dont on parle. Je vais encore citer une discussion dans une classe. Un gamin dit *Moi si quelqu'un m'envoie sa photo, je m'en fous, je la fait suivre.*

Aujourd'hui, il y a obligation de révéler notre intimité

Quand je lui demande s'il a l'accord de cette personne pour faire ça, il m'explique que le fait d'envoyer sa photo inclut de manière tacite, l'accord pour la diffuser. Alors je lui demande sa réaction en imaginant que ce soit une photo de sa soeur. Et c'est là qu'on arrive à la *géométrie variable* car immédiatement il répond : *Tu touches pas à ma soeur !* Il est inimaginable pour lui que sa soeur, ou sa mère puissent se retrouver dans cette situation. Cela démontre que, parfois, pour qu'il y ait une empathie possible il faut un lien fort. Bien sûr, on ne peut pas généraliser. On a aussi entendu des adolescents dire que quand ils reçoivent ce genre de photo, ils la suppriment automatiquement, ou vont avertir la personne s'ils la connaissent, pour savoir si elle est au courant, etc....

Julie / A la fin du spectacle, j'expose mon corps par le biais d'une photo. Très souvent la question m'est posée de savoir si c'est vraiment moi. Comme si se montrer nue sur une scène de théâtre était la chose la plus brûlante dont il fallait connaître la véracité. La principale réaction quand je leur réponds que c'est bien moi est de me féliciter et même, bizarrement, de me remercier de l'avoir fait. Dans un autre extrême, parfois, la comédienne que je suis est une pute, comme Lisa dans la pièce, car elle montre ses seins. Je constate que la nudité, même s'ils disent en voir tout le temps sous les yeux, choque, intrigue, fascine et d'autant plus quand un lien s'est créé comme c'est le cas avec le spectacle et les rencontres qui s'ensuivent.

Andréas / Cette photo finale du spectacle n'est pas brute, pas pornographique. Elle prend l'allure d'une oeuvre artistique, et souvent les élèves font la différence entre le nu qui s'inscrit dans une volonté de magnifier le corps, et celle qu'envoie Lisa, dans l'histoire. Ils reconnaissent que c'est de l'art, certains font allusion à des peintures déjà vues.

Julie / Ce qui permet d'ouvrir plus loin la réflexion sur l'intimité et la nudité.

Didier / Vous diriez donc que la notion d'intimité chez les adolescents a muté ?

Andréas / Sans aucun doute. Par la pression extérieure. Aujourd'hui, il y a obligation de révéler notre intimité. Le smartphone est fortement lié à ce phénomène. On a eu l'envie de créer *Noodle brain* quand notre fille était en 6^{ème} primaire. Si elle se chamaillait avec des gens de sa classe, ça continuait en dehors de l'école, sur msn à l'époque. Elle ne se couchait pas avant trois heures du matin. Il n'y avait plus de temps de répit, de temps de mise à distance pour penser sereinement, de temps d'intimité pour prendre du recul. Cet espace différent n'existe plus. Au contraire, on ouvre une continuité quasi infinie.

Julie / Pour préparer les répétitions, j'ai tapé *sexting*² sur le moteur de recherche. J'ai découvert des modes d'emploi pour bien réussir son sexting. C'est fou ! Comment se déhancher, qu'est-ce qui est plus attrayant, ... En voyant ça je me suis vraiment dit que j'avais loupé un épisode. Sur internet tu peux te faire conseiller auprès d'*experts* qui ne font pas forcément de mise en garde, ni de précaution d'envoi par ailleurs.

Didier / Une dernière question, avez-vous découvert en créant ce spectacle des mutations sociétales que vous n'auriez pas imaginées ?

Julie / L'ampleur de la tyrannie de l'instant.

Andréas / Aujourd'hui, faut faire vite. Et plus tu vas vite, moins tu réfléchis. Donc comme ça des choses peuvent t'échapper. On est poussé à réagir tout de suite, moi je lutte contre ça.

Julie / Dans une société qui ne serait pas autant dans la vitesse et la performance est-ce que le sexting existerait ?

¹ *Les tyrannies de la visibilité*, ouvrage collectif sous la direction de Nicole Aubert, Claudine Haroche. Editions érès. Collection sociologie clinique.

² *Sexting* est un terme anglais formé à partir de *sex* (sexe) et *texting* (envoi de SMS). Il désigne l'envoi via les réseaux sociaux (depuis smartphone ou webcam par exemple) d'images ou de vidéos de soi sexuellement explicites. La plupart du temps, ces photos sont seulement adressées au partenaire dans le cadre d'une relation intime et amoureuse, mais il arrive qu'elles soient envoyées à des tiers sans aucun lien avec le jeune en question.

ECRAN OU SENTIMENT

Ecole Steiner, une pédagogie singulière

Alix Colin est professeur de musique à La Libre Ecole Rudolph Steiner de Court-Saint-Etienne. Elle m'accueille vers 19h, et commence par me faire visiter les bâtiments, les classes, le jardin potager, la cour du jardin d'enfant. Elle me fait admirer le magnifique rosier jaune qui sent légèrement la pêche... Nous nous installons dehors, autour d'une table en bois brut. Tout ici respire la nature et l'enregistrement de notre entretien sera ponctué tout au long de chants d'oiseaux. A l'entendre parler du sentiment comme d'un élément fondateur de la pédagogie Steiner, je comprends qu'elle me fait vivre ce que les enfants vivent ici. Il s'agit de passer d'abord par le corps et l'émerveillement, avant d'aller vers la pensée...

Sybille Wolfs / Quelles sont les grandes lignes de la pédagogie Steiner ?

Alix Colin / La pédagogie Steiner a été créée en 1919 à l'initiative de plusieurs personnes inspirées par l'anthroposophie de Rudolph Steiner. L'anthroposophie est une vision du monde : à la fois anthropologique et philosophique. L'anthropologie traite de l'homme : de comment il s'intègre dans le monde et de ses besoins pour être pleinement un homme. La philosophie parle du sens des choses : les relations entre humains, la spiritualité et l'éthique. La pédagogie Steiner va s'appuyer sur les besoins spécifiques de l'enfant liés aux étapes de croissance pour l'accompagner jusqu'à devenir un adulte *pleinement humain*. Dans les jardins d'enfants, la pédagogie est basée sur le corps et les rythmes de vie : le jeu symbolique libre, les travaux manuels, la vie au dehors et même le repos vont être importants. On va développer les compétences sociales de base, s'harmoniser dans le rythme des activités. En primaire, on va s'attacher au sentiment de l'enfant, mais un sentiment élevé (plus fin que les émotions) : l'enthousiasme, la contemplation, l'émerveillement, la curiosité, la réjouissance... pour construire activement ses savoirs à partir de ses expériences. La vie sociale sera cultivée par la participation, la coopération, l'initiative. Et à l'école secondaire, on donnera la part belle à la

pensée : la réflexion, la discussion, le questionnement, l'observation des lois scientifiques, le débat éthique, etc... mais toujours en gardant un lien de sens avec la vie et l'engagement collectif. A tous les âges, les arts seront pratiqués pour cultiver le jardin intérieur ; et les saisons, dans la nature, seront le guide du déroulement de l'année scolaire.

Avez-vous l'impression que les enfants ont changé depuis 10 ou 20 ans ?

Ce sont surtout les parents qui ont changé. Les familles sont beaucoup plus mobiles, recomposées, beaucoup moins stables et ça influe sur la sécurité de l'enfant, sa confiance en l'adulte, son envie de devenir adulte. Il y a sans doute des choses extérieures comme le climat ou la pollution qui peuvent avoir une influence aussi. Personnellement, je crois que les enfants sont plus déstabilisés encore par leur rythme de vie trop rapide, la stimulation des écrans, la somme des informations souvent inutiles et aussi l'hyper parentalité.

C'est-à-dire ?

Les parents se sentent investis du devoir de construire avec leur enfant une relation particulièrement performante. Ils doivent mettre TOUT en œuvre pour lui. Et finalement dans ce TOUT, ils ne discernent pas les choses importantes des choses moins importantes. Ils veulent la meilleure école, ils vont inscrire leur enfant ici mais ils vont faire 1 h30 de route pour venir. Ils veulent le meilleur, mais ça s'agite un peu.

Comment réagissez-vous à cela ?

On prend le temps de la profondeur. Ici, les enfants ont le même professeur pendant longtemps. Les titulaires montent avec leur classe pour plusieurs années. En primaire, ça permet aux enfants d'avoir une continuité sur 6 ans, c'est-à-dire la moitié de leur vie scolaire.

Ça leur donne une forme d'ancrage ?

Oui. On a le temps de créer une relation avec eux. Cet apprivoisement, on sent que les enfants en ont tellement besoin ! Ce qui les aide beaucoup aussi, c'est le rythme de vie très stable, les rituels, les projets définis dans le temps.

Comment vous positionneriez-vous par rapport aux nouvelles directives du ministère qui pourraient demander maintenant aux écoles de s'équiper en numérique ?

On est une école libre subventionnée. On va devoir justifier nos choix pédagogiques par rapport au *Pacte d'Excellence*. Mais on a

« Ils ne me voyaient pas juste comme un cerveau capable de traiter des données mais bien comme une personne avec une vie intérieure. »

Dorit Winter, USA
(ancienne élève à l'Ecole Steiner)

aussi fait un programme qui est différent et qu'on a fait reconnaître par la Communauté française. On n'a pas d'écrans à l'école, c'est un choix. On n'est plus comme dans les vieilles écoles Steiner à dire *c'est mauvais pour les enfants*, c'est trop court comme argument aujourd'hui. Mais toute la journée, ici, l'enfant n'est pas devant les écrans. Au moins pendant quelques heures par jour, il est loin de ça. Avec les écrans, on est surtout face à un problème de communication. On voit des gens le téléphone en main, l'enfant à l'autre main, qui ne décrochent pas avant de passer la barrière. Je pense que les enfants en souffrent.

Vous en parlez en classe? Faites-vous de l'analyse de l'image?

Avec des plus grands, je suis certaine qu'on le ferait. En primaire, on s'applique à leur offrir des *images* en compensation : de belles histoires, des chants, des couleurs, des matériaux nobles. Les écrans sont trop puissants sur la mémoire des enfants : ils perdent leur capacité de créer des images personnelles au profit de la *banque d'images* accumulées dans la mémoire. Ça peut, à long terme, affecter leur créativité.

Ne peut-on pas être très créatifs avec des écrans?

Oui bien sûr, j'ai des ados à la maison, ils font des trucs incroyables ! Mais un enfant a besoin d'être un peu protégé dans son enfance : avec un jardin d'enfant où il peut s'épanouir physiquement, une école primaire où il peut s'enthousiasmer, apprendre à savourer et se sentir libre à l'intérieur de lui... Ils y viendront plus tard et seront peut-être même plus performants que les autres. Il y a déjà bien assez d'écrans à la maison...

Nos enfants les mutants? Est-ce qu'ils dépassent les parents?

Alors la première chose c'est que les enfants ont toujours dépassé leurs parents ! C'est le propre de l'enfant. C'est Khalil Gibran¹ qui dit que le parent est l'arc et que l'enfant est la flèche... *nos enfants les mutants*, ça nourrit parfois l'ego de parents, parce qu'ils sont trop fiers d'avoir des enfants mutants. Petit génie, petit prodige, ils sont tout contents et fiers quand on leur dit que leur enfant est HP, car ce haut potentiel, wouaw.... Mais ça veut dire : votre enfant est tout le temps en souffrance, il ne trouve pas sa place, dans le rythme du matin au soir...

Comment est-ce que l'école Steiner change, évolue, par rapport au monde autour qui vient frapper à la porte?

Il y a l'aspect bulle dans laquelle on protège les enfants de quelque chose qui bouge dans le monde, mais on est aussi bien aidés par les nouvelles neurosciences qui sont à la pointe de beaucoup de nouvelles décisions

et qui montrent que la pédagogie Steiner est en phase avec les nécessités de l'enfant. Je trouve que c'est une pédagogie d'avenir, tout court ! Bien sûr, il y a des choses *contre* nous. Le côté *fast*, les inquiétudes, la violence de l'environnement montent, mais ce sont des choses que les médias renforcent beaucoup. C'est difficile de mesurer si les enfants sont plus violents qu'avant, mais ils sont violents d'une autre manière. Avant ils se cachaient plus, il y avait la référence de l'autorité de l'adulte et quand l'adulte arrivait, ça se calmait. Maintenant ça peut apparaître n'importe quand.

Mais les jeunes ont de la ressource, on doit cultiver cela. Si on peut protéger les enfants qui passent par ici pour qu'ils soient suffisamment créatifs, pour qu'ils aient une bonne estime d'eux-mêmes, pour qu'ils aient goûté à des sentiments élevés devant le monde, alors, quand ils seront grands, ils auront de la ressource. Si on les écrase et qu'on ne leur donne pas envie de devenir adultes, ils ne feront rien pour le monde. Et on a une responsabilité pour le grand avenir, à long terme. Ce qu'on cultive ici, ça fleurira encore et encore.

Sybille Wolfs



Les cahiers sont de très grands formats, remplis de couleurs, d'écriture manuscrite et de dessins. Chaque enfant s'approprie la matière par une mise en forme esthétique du thème d'apprentissage.



Chaque professeur introduit et illustre son cours par un dessin fait main, sur un bon vieux tableau noir, afin d'inspirer aux élèves un sentiment singulier.

www.ecole-steiner.be
www.ecole-steiner-troyes.com/la-pedagogie
www.youtube.com > Un autre chemin vers l'école

¹ Khalil Gibran *Le prophète*, Editions Marabout.

UN ATELIER POUR UN MONDE EN MUTATION

Chaque année nous ouvrons une fenêtre sur un atelier qui se déroule au sein de *Pierre de Lune*. Pour ce numéro, anticipant l'année 2019-2020, j'ai plutôt décidé d'en inventer un sur la thématique que nous partagerons entre les ateliers et la revue.



J'ai choisi de le faire en complicité avec Sebastian Dicenaire. Il est auteur, créateur radio, performeur et animateurs d'ateliers d'écriture et de création radio. Au cours de nos échanges, nous ne nous sommes donné aucune limite, ni dans les pratiques abordées (écriture, son, dessin, construction, réparation, philosophie...), ni dans la durée du processus ou l'âge des participants. Le champ d'exploration était au départ celui d'un monde en mutation. Dans nos premiers échanges il a vite été question de collapsologie¹, et nos mots-clés ont été les suivants : survivalisme, effondrement, communauté d'enfants, croyances, objet à garder, transmission, scénario...

Claire Gatineau

Claire / Dans l'hypothèse d'une situation de gros changement, j'aime bien l'idée d'objets à garder ou même d'objets à construire. Ça me faisait penser à *Ravage* de Barjavel où le point de départ est une panne d'électricité généralisée.

Sebastian / Il y a aussi une panne généralisée dans le polar *Black Out* de Marc Elsberg. Et dans le roman *Station Eleven* d'Emilie St. John Mandel il est question d'objets à garder après la fin du monde. Là c'est vraiment l'apocalypse.

C/ Cet objet à construire, est-ce qu'on le construirait vraiment? Est-ce que quelqu'un aiderait à sa construction durant l'atelier? Est-ce que ça permettrait de faire un court texte pour le décrire? J'aimais bien aussi l'idée d'imaginer une communauté d'enfants. Est-ce qu'ils ont chacun un objet différent? Est-ce qu'ils se réunissent ou est-ce que c'est chacun pour soi?

S/ Ça pourrait être un atelier presque scientifique avec un spécialiste. Par exemple : essayer de faire du feu sans briquet ni allumette dans la nature... Il pourrait y avoir une articulation entre la science, la technique, et pourquoi pas l'écriture. Avec une réflexion philosophique aussi j'imagine. Travailler sur un effondrement possible et ensuite, se demander comment construire des utopies avec ce qu'il reste.

C/ On pourrait travailler avec un groupe composé de primaires et de personnes âgées. Qu'avec eux on imagine l'avenir.

S/ Qu'il y ait des échanges, des discussions...

C/ Que l'utopie soit intergénérationnelle.

S/ On serait presque dans un fab lab...

C/ ...un fab lab intergénérationnel, ou un Repair café...

S/ Moi au niveau des imaginaires, si on reste juste au niveau des objets, je vais avoir du mal à décoller.

...

S/ Faut trouver les prémisses d'une situation de base, l'incident déclencheur. Mais dès que tu dis par exemple, l'électricité n'existe plus, alors très vite tu as des conséquences qui peuvent faire peur, notamment à des enfants. Est-ce que c'est possible de l'éviter ?

C/ Est-ce qu'il y a des choses plus proches de nous et pas forcément de l'ordre de l'effondrement ?

S/ On n'est pas toujours obligé de justifier le point de départ. Par exemple: internet disparaît, les États-Unis ont débranché. Vu qu'internet n'existe plus, que les médias n'existent plus, on n'a aucun moyen de savoir exactement ce qui s'est passé. Il ne reste plus que des rumeurs.

...

C/ Et pourquoi pas la perte du langage?

S/ Tu es un peu vache avec moi, là ! C'est mon outil de travail principal, en tant qu'auteur... Non, moi ce que je verrais plutôt, c'est imaginer par exemple un *story-repair-café* où tu ré pares les histoires qui ne vont pas bien, des textes que tu as écrits ou des histoires du monde qui vont de travers, des articles de journal. Une espèce d'atelier d'écriture où tu ne fais que recycler des histoires, des textes. Dans un atelier que j'ai fait où l'on travaillait sur une histoire du futur, les élèves devaient faire une

1 La collapsologie désigne l'étude des risques d'effondrement de la civilisation industrielle. Démarche de synthèse et de décloisonnement des savoirs, elle s'appuie sur les conclusions de nombreuses disciplines scientifiques pour comprendre et anticiper les dynamiques de déclin (lent) ou de chute (rapide) des systèmes sociaux et écologiques qui pourraient provoquer la fin de la civilisation industrielle.

collecte de mots dans une bibliothèque, dans trois paniers différents : un avec des mots à consonance futuriste/high tech ; un autre qui représentait plutôt le passé ; et un dernier censé être plus local. Ils devaient en tirer un de chaque panier et inventer un concept avec ça. Par exemple, une pyramide/fritekot/solaire.

...
S/ Tu m'as fait le coup du langage, je te fais le coup de l'image. Et s'il n'y avait plus d'images... L'idée pourrait être de raconter des films dont on se souvient, parce qu'il ne serait plus jamais possible d'en voir.

C/ Faire appel à la mémoire... Provoquer des images mentales chez l'autre, comme les descriptions de Balzac par exemple.

S/ La mémoire deviendrait plus orale, donc elle se déformerait plus facilement. Pour reconstituer ça, on pourrait utiliser le téléphone arabe : raconte-moi une histoire que tu as lue ou vue. Et si tu ne t'en souviens pas bien, ça va être intéressant, justement. Tu ne te souviens plus de tout mais tu as suffisamment d'éléments pour avoir quelque chose à raconter. La seconde personne la raconte à son tour. Elle a le droit de s'en emparer, de la transformer. On verrait alors comment les choses se transmettent et se transforment.

...
S/ Il y a un bouquin de cet auteur belge, Antoine Wauters qui a écrit *Moi, Marthe et les autres*. C'est une sorte de récit post-apocalyptique très poétique dans son écriture, assez crue, et il y a notamment des traces du passé qui deviennent mythologiques. On ne se souvient plus de Johnny Hallyday par exemple, mais d'un certain John Holiways. Il devient une figure comme Gilgamesh ou Ulysse, un mythe qu'on se transmet de génération en génération, avec un bout de refrain, *Que je t'aime*, déformé, mais c'est tout ce qu'il reste.

C/ Chacun transmettrait une image qu'il a aimée. Par exemple : l'image de Pikachu n'existe plus, seuls les *Anciens* s'en souviennent. Comment transmettre cette image à la génération future pour qu'il devienne un héros mythologique ?

...
S/ Ou alors, on se dit que dans 5 générations, notre culture aura disparu à cause d'une catastrophe. Par exemple, un nuage magnétique efface toutes les données numériques, tout ce que contiennent les ordinateurs et les disques durs du monde entier. Comment transmettre quelque chose de notre civilisation et qu'est-ce qu'on choisit ?

C/ Ce serait bien de le faire à l'intérieur d'un groupe intergénérationnel.

S/ Et par rapport à la question d'inventer des images mythologiques, on pourrait

imaginer par exemple, que s'il n'y a plus d'images et que tu racontes un film à ceux qui ne pourront jamais le voir, tu n'utilises pas le nom des personnages. Tu ne dois plus dire *Pikachu*, mais une formule du genre *Le petit rongeur jaune avec une queue en forme d'éclair*. Du coup ça change aussi pour l'enfant qui racontera le film ou le dessin-animé. Ça introduira une distance.

On pourrait croiser ça avec le principe du téléphone arabe : Raconte à quelqu'un, qui ensuite racontera ce qu'il a retenu à quelqu'un d'autre, toujours en essayant de donner un maximum d'images. Tu peux un peu réinventer des choses, te réapproprier des éléments. Si tu en as oublié tu peux compléter. Comme dans un conte où chaque conteur le met un peu à sa sauce.

...
S/ Si on trouvait une technique qui nous permettait d'obtenir cet effet *passage du temps* artificiellement – je te raconte, tu me racontes, je te raconte... bouche à oreille – est-ce qu'à la fin on aurait une sorte de récit archétypal ? On pourrait aussi utiliser les techniques de l'épopée orale par exemple ?
C/ Comme celles des rhapsodes.

S/ Les épithètes homériques, comme *l'aurore aux doigts de rose* par exemple, étaient des formules fixes qui servaient de moyens mnémotechniques pour les rhapsodes, de même que le rythme de la versification servait d'aide-mémoire.

Ça pourrait se rapprocher de nos formules fixes pour désigner un personnage, comme notre Pikachu : *Petit rongeur jaune avec une queue en forme d'éclair*.

C/ Comme des bornes de mémoire...

S/ Oui, *Nos enfants les mutants*, ce serait plutôt la mémoire de nos enfants qui serait mutante.

...
C/ Par exemple : j'ai regardé un épisode de Dragon Ball et je te le raconte le lendemain. Il faut juste que je change le nom des personnages.

S/ Sangoku par exemple deviendra *Le garçon à la chevelure ébouriffée*... Et c'est comme ça qu'il sera désigné tout le temps.

C/ Ce récit se transmettra au sein d'un petit groupe. Le dernier qui l'entendra retranscrira de mémoire l'épisode de Dragon Ball. Si on fait cet exercice en sous-groupes, au bout du compte, on peut imaginer qu'il n'y aura plus uniquement que 10 récits.

...
C/ Le point de départ de notre scénario commun serait donc ce nuage magnétique qui effacerait toutes les données numériques ?

S/ Oui je crois que c'est bien. Ça me plaît. C'est un bon point de départ. C'est assez

simple. On n'a pas trop besoin de l'expliquer. Et puis ça n'est pas trop effrayant pour les enfants. Juste un peu. Ça permet aussi peut-être de libérer l'imaginaire. Du genre : mince, nos écrans tombent en panne, il va falloir qu'on sorte dans la forêt pour s'amuser et inventer des jeux.

...
S/ Il pourrait aussi y avoir des dessins de ces récits.

C/ Comme des tableaux dans les églises.

S/ Des fresques. Ou comment on dit déjà dans les églises ? Des stations. Les 14 stations du Christ : c'était déjà de la BD avant l'heure, non ? Et à partir de la fresque ou des stations, en faire un récit.

Lun 01-07-19 17:28 ;

Sebastian Dicenaire a écrit :

Salut Claire,
Dis, j'ai continué à réfléchir à notre atelier. J'ai un peu lu et écouté sur le net, parmi toute la nébuleuse écologiste, voire effondriste. Tout ce que j'ai trouvé parle surtout de survie, de comment apprendre à faire du feu ou conserver une banque de graines... Mais je n'ai trouvé personne qui prenait vraiment la question de la préservation de l'art ou de la culture au sérieux. Dans une perspective effondriste, il me semble qu'on devrait réfléchir à ce qu'on va garder et transmettre de notre culture du passé, comme forme artistique, pour l'avenir. Et du coup former une sorte d'écologie culturelle. Voir imaginer comment développer un art durable qui exclut par exemple le recours à l'électricité pour sa production ou pour sa préservation. Comment ça se fait que ça ne semble intéresser personne ? Moi je trouve que c'est important de penser à ça. Même si on ne croit pas trop à ces histoires d'effondrement : ça peut nous faire voir notre propre culture différemment, comme potentiellement fragile, éphémère, belle, à conserver. Et même si cela n'était que pure science-fiction, même si ce n'était qu'une histoire qu'on jouerait à se raconter à travers cet atelier, je trouve que cela aurait le mérite de nous interroger sur ce qui est vraiment essentiel pour chacun d'entre nous. |

DU NUMERIQUE A L'ECOLE OU PAS ?



Photo © Sébastien Balanger

Dans de multiples conférences et depuis quelques années maintenant, Marcel Lebrun développe le concept de *la classe inversée*. Pour cela, il s'appuie sur la métaphore du Phèdre de Platon où sont mis en scène des enjeux de la découverte de l'écriture. C'est l'histoire selon laquelle le Dieu Theuth proposa d'offrir l'écriture à Thamous, le roi des Egyptiens. C'est une invention, affirme le Dieu, qui procurera à ton peuple plus de savoirs et de mémoire pour acquérir une sagesse infinie. Mais, tenant tête au Dieu, Thamous s'y oppose. Si nous n'utilisons plus la mémoire, argumente le Roi, nous sommes destinés alors à la perdre. Quant à la sagesse, ce ne sont pas ces quelques signes graphiques qui vont nous la procurer, car la sagesse émane de ressources intérieures.

32

Devant la nouvelle technologie qu'est le numérique, nous ne pouvons pas échapper à cette confrontation de points de vue, à l'image du Roi Thamous et du Dieu Theuth. D'un côté, il y a ceux qui en minimisent les impacts et qui s'exaltent devant les nouvelles perspectives que cela ouvre, et, de l'autre côté, il y a ceux qui sont effrayés, voire même catastrophés à l'idée de l'intégrer à leur pratique et d'en déplorer ensuite les pertes que cela pourrait avoir sur le psychisme.

Or, Marcel Lebrun refuse de choisir un camp – pour ou contre la technologie¹. Il cherche à créer une tierce voie. Il affirme que les responsables sont et restent les humains qui manipulent ces outils. Le numérique en serait un parmi tant d'autres, dont l'usage faciliterait notre démarche intellectuelle. *La classe inversée*, selon Marcel Lebrun, incarne ainsi cette troisième voie. C'est une approche pédagogique qui inverse le système traditionnel de l'école. Une première exposition à la connaissance s'effectue par l'apprenant de manière autonome. Elle précède une seconde phase en groupe animée par un enseignant. L'ancrage et l'approfondissement des connaissances sont travaillés pendant cette séance par le biais d'activités appropriées grâce à des échanges avec l'enseignant et entre pairs. Des projets de groupe et des activités de laboratoire, des

Devant les nombreux débats que nous pouvons entendre sur le pour ou contre le numérique à l'école, il me semble bien intéressant d'écouter une tierce voix. Je vous invite à lire les arguments de Marcel Lebrun.

tâches à réaliser sous forme d'une recherche ou le fait de répondre à un quizz², des débats... participent au processus d'intégration des connaissances. Différents types de ressources, comme des livres et autres documents, sites web, vidéos, logiciels permettent de soutenir le travail en autonomie.

Ainsi, les étudiants ont un accès direct et constant aux connaissances et l'enseignant a un rôle de guide. Les apprenants étudient à la maison pour préparer le moment en classe où l'enseignant est en mesure de creuser davantage le sujet, le support pédagogique et ses applications.

Dans ce cadre, Marcel Lebrun affirme que le réel enjeu n'est pas le numérique. Il s'agit plutôt d'apprendre à réfléchir et construire son langage, son argumentation; à apprendre à construire sa pensée nécessairement avec l'autre et grâce à l'interaction; et enfin à donner du sens à son apprentissage et d'être le moteur de sa propre motivation à apprendre. L'outil doit donc être relié avant tout à la cohérence des objectifs pédagogiques et à la cohérence de l'évaluation des compétences³. Le numérique intervient seulement ensuite comme facilitateur.

Et ceci est particulièrement central: *apprendre* est irréductiblement individuel et il est impossible de faire apprendre quelque chose à quelqu'un, dit Marcel Lebrun. Car, on peut seulement et humblement enseigner, montrer ou démontrer mais surtout, mettre en place certaines conditions qui motivent un élève à s'emparer de son apprentissage⁴. Il en propose une définition ouverte: *Apprendre c'est*

mettre de l'ordre dans le désordre voire, dans son désordre. Cela signifie autant écouter et mémoriser⁵ qu'appliquer et pratiquer les notions apprises, mais aussi commettre de l'erreur, car c'est par l'erreur que nous pouvons apprendre.

Induit par les classes inversées, l'enseignant passe de *Sage sur l'estrade* au *Guide qui accompagne*, explique Marcel Lebrun. Cela bouleverse réellement les rôles tenus *apprenant-enseignant* et le rapport aux savoirs. Aujourd'hui, selon lui, la plupart des enseignants considèrent qu'ils ont un élève moyen en face d'eux et adoptent, alors, un discours moyen qui serait censé satisfaire tout le monde. Or chaque enfant ou étudiant a une manière différente d'apprendre. Et, en classes inversées, le professeur peut avoir un rôle d'accompagnant individuel.

Le principe d'inverser le temps d'apprentissage et de découverte de la matière à la maison dégage du temps pour expérimenter et intégrer les connaissances à l'école. La présence de l'apprenant en classe avec un professeur devient alors un moyen d'amplifier les interactions et

¹ Colloque à Rennes du 24 avril 2014.

De quelles hybridations parlons-nous pour l'éducation de demain ? où interviennent Brit-Mari Barth, Ange Ansour et Marcel Lebrun.

² Julie Lecoq et Marcel Lebrun, *N°1 La classe à l'envers pour apprendre à l'endroit*, Les cahiers du III. Éditeur responsable : Benoît Raucant – Louvain Learning Lab (LLL).

³ En effet, les compétences évoquent un savoir faire qui opère une sélection sur des ressources internes ou externes, des savoirs que l'on a ou que l'on doit aller chercher pour résoudre des problèmes, des situations qui se posent. Les compétences sont alors condensées en C.C.C. : contenus/capacités/contextes. On y retrouve par exemple l'esprit critique, l'autonomie, la responsabilité, le travail collaboratif, la validation des acquis individuels et de groupes.

⁴ Marcel Lebrun s'inspire de Frenay, Noël, Parmentier et Romainville (1998), de Säljö (1979), de Stordeur (1996), de Chevalyère (1998), de Meirieu (2010), d'Aumont et Mesnier (2005).

⁵ Selon la taxonomie de Benjamin Bloom (1913-1999).

Marcel Lebrun

Se présente comme un technopédagogue belge, docteur en sciences (physique), professeur en sciences de l'éducation et conseiller au *Louvain Learning Lab* (précédemment *Institut de pédagogie universitaire et des multimédias – IPM*) de l'*Université catholique de Louvain (UCLouvain)* à Louvain-la-Neuve, en Belgique.

les contacts personnalisés entre les élèves et enseignants-accompagnateurs. L'école devient le lieu où les contenus travaillés et les matières sont accessibles à volonté pour les révisions, les examens et la remédiation. L'apprenant peut donc progressivement devenir maître de son apprentissage tout en recevant un enseignement personnalisé.

Selon Marcel Lebrun, le numérique intervient dans les classes inversées ainsi non seulement comme un outil qui garantit la personnalisation de l'apprentissage mais aussi comme une invitation à expérimenter, à partager, et à encourager l'audace pour sortir des sentiers battus.

Si, et seulement si la pédagogie évolue, les outils numériques pourront alors apporter de la valeur ajoutée. Il s'agit alors de défendre d'emblée la remise en question de la posture du professeur et de sa légitimation par les institutions. Et c'est peut-être ici que nous avons le plus important des enjeux : la coordination globale de tous les partenaires, impliqués par la problématique, pour bien rester concentrés sur des besoins de l'enfant et se mettre au service de son apprentissage.

Hélène Cordier

« On apprend
toujours seul
mais
jamais sans
les autres »

Philippe Carré

sursaut

[pour relever les défis]

Comme vous sans doute, j'arrive à la fin de la lecture de ce numéro 5 d'*Interstell'art*.

Cette revue est publiée par *Pierre de Lune*, le *Centre Scénique Jeunes Publics* de Bruxelles ; elle a été créée en 2015, à l'initiative de Jean-Marie Dubetz, alors membre de l'équipe de *Pierre de Lune*, aujourd'hui rédacteur de cette revue.

Comme je suis directeur de *Pierre de Lune* et de facto éditeur responsable d'*Interstell'art*, j'ai la possibilité de sursauter dans ses dernières pages.

Je le referme avec un brin d'optimisme devant la résistance de la jeunesse contemporaine, devant son envie de politique, devant son implication écologique et devant cette belle espérance qui habite ceux qui partagent leur quotidien avec des enfants.

Des enfants... nos enfants... des mutants à côté d'adultes... tout autant mutants. Et si finalement, ce n'était pas toute la société qui était en mutation ?

Dans son formidable essai *Une autre vie est possible*, Jean-Claude Guillebaud désigne cinq mutations qui, dit-il, se mêlent et se conjuguent : la mutation géopolitique ou le décentrement du monde, la mutation économique ou la mondialisation, la révolution génétique, la révolution numérique, ce sixième continent, et la révolution écologique.

Des mutations qui accélèrent la course du monde, mais, même à grande vitesse, on pressent tous qu'on traverse un des grands carrefours de notre histoire, qu'on y a des défis à relever et des décisions à prendre sur la direction à suivre. De manière collective et sans la moindre violence.

Au milieu de ce carrefour, à côté de mes enfants, je suis en mode *point d'interrogation* (pour parler comme ma fille) : comment m'y tenir en tant que père et en tant qu'homme ?

Avec mes enfants, j'écoute les symphonies de Sibelius, les quatuors de Beethoven, je récite des bouts de poèmes de Marcel Thiry et surtout, surtout j'essaie de les emmener au théâtre, y voir des vivants raconter des histoires. Armé de mes livres et de mes vinyles, de tickets à déchirer à l'entrée des théâtres, je ne réussis pas toujours, loin de là, à les enchanter, mais je me sens communicatif et passionné.

Par contre, je me surprends à être peu bavard quand il s'agit de parler du monde que je laisse. Devant l'évolution de l'Europe, devant le dérèglement climatique, devant Trump, Salvini ou Bolsonaro, devant les migrants, devant les inégalités, j'esquive, je n'explique pas. Je suis sur le point d'abandonner. Avec lâcheté, j'espère secrètement d'autres réussites pour mes enfants.

Ce que je leur confie de mon univers, c'est finalement *seulement* la parole des artistes, ceux d'hier et d'aujourd'hui, ceux qui me sont chers. Et rendre cette parole possible c'est en définitive mon travail, simple en fait, qui consiste à programmer les spectacles de ces artistes dans tous les coins de la ville.

Je ne suis pas protagoniste de ce monde. Qu'au moins j'en sois un spectateur éveillé.

Christian Machiels

CODER, DECODER ?

Aujourd'hui, dans beaucoup d'ateliers, hors cadre scolaire, des enfants s'initient au codage.

Coder, qu'est ce que ça veut dire?

def

Sur Wikipédia, je trouve cette définition: Dans le domaine de l'informatique, la programmation, appelée aussi codage, est l'ensemble des activités qui permettent l'écriture de programmes informatiques.

Un samedi matin, je me rends au cours d'Amir, aux Ateliers du Web de la commune de St. Gilles, à Bruxelles. Il est étudiant en informatique et y initie des enfants et des ados. Amir écrit au tableau un exercice: *Ecrire un programme qui lit 3 nombres entiers, et qui, si au moins 2 d'entre eux ont la même valeur, imprime cette valeur (le programme n'imprime rien dans le cas contraire).*

Chaque participant est assis devant un ordinateur et cherche à le résoudre. Amir passe de l'un à l'autre jusqu'à ce que la solution soit trouvée et partagée.

Coder c'est manipuler des données pour arriver à une solution, explique Amir.

Différents langages ont été inventés au fil des siècles: partitions musicales, algèbre... En informatique, il existe un millier de langues, comme HTML, Css, Java par exemple. Ils permettent de dire, d'exprimer différentes choses à des degrés de difficultés diverses. Amir a choisi Python¹. C'est le langage le plus facile à comprendre. Sa syntaxe est simple, le code est facile à

lire et très visuel. Ensuite l'ordinateur traduit le programme que vous avez écrit en langage machine grâce à l'assembleur. C'est comme une traduction.

Je demande à Amir si ces différentes langues informatiques ont une racine commune. On retrouve dans chacune certains mots-clés. Par exemple If veut dire Si, While veut dire Tandis que, For, c'est Pour. C'est un peu comme une grammaire.

A Liège, je rencontre Virginie Gillon et Anita Léonie qui développent le projet Coder dojo en Belgique. Coder Dojo est un mouvement mondial de clubs de programmation communautaire gratuits, dirigés par des bénévoles et destinés aux jeunes.²

Un langage de programmation est une suite de termes que l'humain et la machine comprennent tous les deux, explique Virginie. Quand on apprend la programmation, on apprend le code mais aussi toute une série de compétences. Les coachs présents dans les ateliers sont souvent issus du monde de l'informatique et des programmeurs, poursuit Virginie. L'un d'eux m'a dit: « Ce qui est super comique et enrichissant, c'est de voir que les enfants n'ont pas été formatés comme nous. Quand on leur pose un problème, qu'ils le décortiquent eux-mêmes, qu'ils l'analysent et en font leur programme, ils ne vont pas penser comme nous. Ils sont naïfs et frais dans leur analyse. Il y a quelque chose d'instinctif qui fait qu'ils vont avoir envie de chercher la solution au problème

TANT QU'À ÊTRE AUGMENTÉ,
MOI, JE VEUX BIEN! MAIS
ALORS TOUS LES MOIS...



Cartoon © Nicolas Viot

Hélène Cordier

Je suis fascinée par la transformation de la chenille en papillon. Enfant, j'aurais aimé très fort avoir ce pouvoir. Aujourd'hui, j'accompagne les enfants et les adolescents à se découvrir, à découvrir leurs ressources, à travers l'artistique mais aussi à travers le travail thérapeutique.

Jean-Marie Dubetz

Sans crier gare, il est arrivé ce temps où travailler ne m'est plus obligé, un temps délié où tant de possibles se bousculent à portée de main. Ma main qui ne peut s'empêcher d'écrire ce temps chamboulé, un temps rétréci qui ne cesse de me mettre au défi.

posé. Ce qu'ils trouvent peut nous apporter une manière de penser que l'on peut intégrer à notre propre travail.»

Un langage indispensable ?

Pour Anita, l'urgence est grande. Si on n'a pas en secondaire de cours de programmation, on n'aura pas d'enfants qui voudront aller vers ce type d'études. On pense souvent l'informaticien comme une personne très intelligente faisant partie d'une sorte d'élite. Il faut avoir un esprit logique mais n'importe qui peut devenir programmeur. L'ordinateur en soi, si on arrive à le maîtriser, à comprendre ses dangers et ses avantages, c'est une formidable source de savoir et d'apprentissage. Il y a une différence entre un enfant qui est sur Youtube ou Facebook toute la journée et un enfant qui est en train de faire de la programmation. Ici les enfants sont moteurs plutôt que consommateurs.

Cyril Divoul et Charlotte Belleflamme travaillent à l'EFP (Centre de formation en alternance). Je les rencontre au Coder dojo d'Uccle. On lance à l'EFP un pôle numérique dans lequel il y aura 6 formations liées au codage et à l'informatique. On se dit que si on peut faire une passerelle entre les jeunes ici, à qui on a réussi à inculquer le goût de la programmation, et les formations qu'on donne à l'EFP, ce serait bien. Comme on a l'infrastructure, on a créé un dojo. On a découvert le logiciel Scratch³ qui permet aux enfants d'inventer des petits jeux.

Scratch est un logiciel libre. C'est une plateforme en ligne, explique Valérie. Les enfants se connectent et ils ont tout un tas de choix. Ils prennent des blocs de codes au lieu de devoir les taper. Ils les glissent et les assemblent comme des blocs de Lego.

Un partage de savoir

L'autre jour, dit Valérie, à la fin d'un atelier, un papa me dit en parlant de son fils : « Il paraît qu'il travaille tout seul et n'interagit avec personne. » Cet enfant, quand on lui a proposé de faire certaines choses a répondu : « Non, je sais déjà ce que je veux faire. J'ai mon projet. » Il était déjà venu plusieurs fois et il savait utiliser le programme. Il est devenu moteur de son propre projet et il est allé dans son monde pour le créer. Les enfants qui ont déjà fait 3, 4 ateliers aident ceux qui viennent d'arriver. C'est un système collaboratif qui valorise ceux qui sont déjà venus plusieurs fois. C'est comme ça qu'on avance, en partageant le savoir.

Adam a 14 ans. Il est à la frontière entre l'apprentissage et la transmission. Je voudrais bien être coach. Je suis encore un débutant mais je me débrouille pas mal sur Scratch et Python. Est-ce qu'être proche en âge peut aider à partager un savoir ? Pas tout le temps. Moi je suis très sociable, je peux aider les petits, ça ne me pose aucun problème. A 14 ans avec

un petit de 8, 9 ans, ça marche bien. On peut travailler ensemble.

Souleiman a 8 ans et il n'est pas sûr que ses parents puissent apprendre comme lui. Il leur faudrait beaucoup d'entraînement. Je lui demande si les enfants sont plus à l'aise avec ce genre de programmes. Oui. Mais pourquoi ? Parce que les enfants sont plus imaginatifs.

Meskerem a 9 ans. Souhaite-t-elle poursuivre cet apprentissage ? Beh en fait... oui, je veux bien, mais il y a plein d'autres choses que je veux faire : m'amuser par exemple, et puis j'aime bien chanter aussi.

Coder peut amener à des champs d'exploitation très vastes, comme par exemple la création de jeux vidéos, d'applications, de logiciels, l'analyse de données, l'intelligence artificielle... Est-ce que cet apprentissage permettra aux enfants de pénétrer par leur intelligence le monde numérique qui nous entoure ? Leur permettra-t-il de mieux décoder son fonctionnement pour pouvoir s'en emparer ? On peut rêver qu'il puisse développer un champ d'expression mais aussi aiguïser un regard critique sur les techniques numériques et leurs usages.

Claire Gatineau

¹ www.python.org
² www.coderdojo.com
³ www.scratch.mit.edu

colophon

Qui sont les rédacteurs d'Interstell'art ?

Régis Duqué

Je suis professeur, auteur dramatique, metteur en scène et journaliste. Et tout ça un peu à la fois lorsque j'écris pour Interstell'art.

Claire Gatineau

Comme la plupart des rédactrices et rédacteurs de cette revue, je navigue au sein de ma pratique artistique entre plusieurs eaux. Autour de la table où nous nous réunissons le territoire est vaste ! Je cherche à y articuler le monde de chacun d'entre nous pour qu'émerge de chaque numéro une richesse et une largeur de pensée.

Didier Poiteaux

J'écris pour mettre des mots sur des récits de vie, ou sortir les mots des silences parfois hurlants et ainsi mettre en mouvement une réflexion. *Interstell'art* me permet d'être un satellite parcourant d'autres galaxies.

Nicolas Viot

Je dessine une réalité comme un interprète parle à la place d'un autre locuteur. Peut-être parce que je raconte plus facilement avec des images ce que je vois (ou voudrais voir, disent les mauvaises langues...).

Sybillé Wolfs

J'adore la question de la transformation. Elle est vitale aujourd'hui plus que jamais. J'espère apporter quelques témoignages sensibles sur l'Art à l'Ecole comme vecteur de changements.

```
*blackjack.py - C:\Users\Lisso\Desktop\blackjack.py (3.7.3)*
File Edit Format Run Options Window Help

import random

def getType(card):
    res = card
    if card == 1 :
        res = "As"
    elif card == 11 :
        res = "Valet"
    elif card == 12 :
        res = "Dame"
    elif card == 13 :
        res = "Roi"
    return res

def getPoint(card, total_points):
    res = 0
    if card > 10 :
        res = 10
    elif card == 1 :
        if total_points + 11 <= 21 :
            res = 11
        else :
            res = 1
    else :
        res = card
    return res

def userPlay(money):
    bet = float(input("Veuillez entrer votre mise (vous avez : {0}) : ".format(money)))
    while bet > money :
        print("La mise doit être plus petite que l'argent")
        bet = float(input("Veuillez entrer votre mise (vous avez : {0}) : ".format(money)))
    user_points = 0
    go_on = True
    as_numbers = 0
    while go_on and user_points >= 21 :
        card = random.randint(1,13)
        print("La carte tirée est :", getType(card))
        if getPoint(card, user_points) == 11 :
            as_numbers += 1
```

Coder, décoder, page 34-35,
extrait de codage du cours d'Amir.

Ln: 1 Col: 0

L'ÉQUIPE PERMANENTE

Christian Machiels
Direction
Lætitia Jacqmin
Adjointe de direction
Sybille Wolfs, Manon Marcéls,
Hélène Hocquet, Elsa Wittorski
Médiatrices Art à l'Ecole
Alfonso Carletta
Relations public scolaire
Sakina Dhif
Promotion et communication,
relations avec l'associatif
Maggy Cesar Paixao
Secrétariat et réservations
Serge Devergnies, Juan Rivera
Régie

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Serge Rangoni
Président
Claudine Lison
Vice-présidente
Françoise Jurion
Secrétaire
Maggy Wauters
Trésorière
Membres: **Anne-Claire Dave,**
Eric De Staercke, Sabine de Ville,
André Drouart, Bernard Ligot,
Claire Moureaux, Stéphane Obeid,
Claire Renson-Tihon, Sylvie Somen,
Vincent Thirion, Annie Valentini,
Philippe van Kessel, Aurélie
Vanommeslaeghe, Mathieu Vervoort

REMERCIEMENTS

Cette revue est réalisée avec l'aide de
la Commission communautaire française.



**PIERRE DE LUNE BÉNÉFICIE PAR
AILLEURS DE L'AIDE RÉCURRENTÉ**
de la Fédération Wallonie-Bruxelles
de la Commission communautaire française
du C.C. Le Botanique
de Wallonie-Bruxelles International

PIERRE DE LUNE

Rue Royale 236
1210 Bruxelles
Tél: +32 2 218 79 35
contact@pierredelune.be
www.pierredelune.be

Rédactrice en chef
Claire Gatineau
Graphiste Ulla Hase
Imprimeur
Impresor-Ariane Bruxelles

Editeur responsable
Christian Machiels
Rue Royale 236
1210 Bruxelles

Illustration sur couverture: Nicolas Viot
Typo sur couverture: Mega Sans de Skyhaven Fonts